



100% JEUNE à Angoulême



Un recueil de témoignages réalisé par le *Collectif 100% jeune d'Angoulême*
Animé par le Centre Information Jeunesse





Sommaire

Préface et édito

Le Collectif 100% jeune d'Angoulême



Témoignages

Adrien – page	8
Hawa - page	12
Etienne- page	16
Bénédicte - page	20
Emma- page	24
Anne Laure & Camille - page	28
Kathrine – page	32
Pierre- page	34
Marie & Quentin- page	38
Sayfé & Noura- page	42
Mathias- page	46
Léa- page	50
Mickaël- page	52
Sarah - page	56

Le Collectif 100% jeune remercie vivement l'équipe du Centre Information Jeunesse, la Ville d'Angoulême, le GrandAngoulême et son dispositif JIGA, les membres de notre Collectif qui ont recueilli et transcrit ces témoignages et bien entendu toutes les personnes ayant accepté de partager leurs expériences personnelles, associatives et professionnelles.

Préface de guillaume chupin.

En ma qualité de conseiller municipal délégué à la jeunesse et à la vie étudiante à la Ville d'Angoulême mais aussi en tant que jeune citoyen, je suis heureux de constater l'implication de jeunes dans la vie Angoumoisine.

Par le biais de ces témoignages, vous pourrez mesurer l'engagement de ces jeunes dans plusieurs domaines. Issus d'horizons différents, ils sont un symbole de diversité et de richesse.

C'est une véritable dynamique que souhaite insuffler le collectif 100% jeune en se mobilisant au quotidien. Il contribue ainsi au développement du territoire, au renforcement de son attractivité et à l'expression citoyenne en menant des actions tout au long de l'année.

Ces témoignages s'inscrivent dans la démarche menée par la Ville d'Angoulême d'une part au quotidien, où elle affiche une ambition claire : celle de prêter une attention toute particulière aux jeunes en valorisant leurs propositions et en les aidant à mener leurs actions. Et d'autre part, dans le cadre de la candidature au réseau des Villes Créatives de l'UNESCO, au sens où ces témoignages permettent de faire connaître Angoulême au-delà des frontières et de mettre en avant des jeunes talents au service du territoire. Ce recueil est l'occasion de réaffirmer mon entier soutien auprès du collectif 100% jeune.

Je vous invite désormais à tourner la page pour découvrir les récits de vie de ces jeunes angoumoisins.

Guillaume CHUPIN

Edito du collectif 100% jeune

Notre Collectif 100% Jeune est heureux de vous présenter sa toute première édition «100% Jeune à Angoulême ». Notre objectif est de mettre en lumière, au travers des portraits de jeunes de moins de 30 ans de notre territoire, une diversité de parcours de vie et de formes d'engagement. Il a été construit sur la base de témoignages recueillis courant 2018 et 2019.

Angoulême étant la ville de l'image, nous avons fait le choix de recueillir un certain nombre de témoignages issus de cette grande famille de l'image : BD, vidéos, cinéma d'animation, ...

Ce recueil se veut un outil d'ouverture à partager pour promouvoir la jeunesse et ses multiples engagements et espérons-le, bousculer les préjugés d'une jeunesse passive, sans conviction ni projet.

Notre objectif à travers ce court recueil est de laisser le lecteur libre d'apprécier chaque témoignage comme une histoire, un témoignage de vie à l'intérieur duquel il est invité à découvrir un autre regard sur notre ville.

Qui sommes-nous ?



Notre Collectif 100% Jeune rassemble des jeunes de la ville d'Angoulême et alentours.

Lycéens, étudiants, travailleurs, bénévoles, volontaires en service civique... ses membres ont des profils très variés. Ainsi le collectif évolue constamment pour s'adapter aux motivations et aux personnalités des jeunes qui le constituent.

Le Collectif est libre d'accès et même si son objet est de favoriser l'engagement, il est sans engagement !

Ainsi certains jeunes y participent durant plusieurs mois, d'autres juste le temps d'un projet, d'une action, d'un évènement.

Il est animé par l'équipe du Centre Information Jeunesse d'Angoulême, c'est pourquoi pour avancer sur nos projets nous nous réunissons le plus souvent dans ses locaux place du Champ de Mars.

Nous sommes persuadés que l'évolution d'une ville, notamment en matière d'implication citoyenne, ne peut se faire sans les jeunes. Parce que nous avons des désirs de changements, nous nous retrouvons pour insuffler un esprit de solidarité et de création commune, pour rendre, conformément à nos envies, agréable l'endroit où nous vivons.

Les enjeux sociaux, le développement d'activités, l'art, l'organisation de concerts, d'expositions, d'évènements ou de formations sont autant de moyens pour nous d'être présents et de montrer notre dynamisme au travers de nos actions pour donner envie de nous connaître, et le loisir de nous rejoindre.

Nous ne manquons pas d'ambition, ce qui nécessite une certaine rigueur dans notre organisation. C'est pourquoi nous mettons en place des réunions régulières mais jamais obligatoires, ce qui offre une liberté d'action à chacune des personnes

qui souhaite nous rejoindre, pour monter des projets, permettre des initiatives spontanées, tout en évitant l'engagement forcé que nous trouvons contre-productif.

Nous tentons au mieux de représenter la jeunesse qui s'engage et qui essaie de dépasser ses frontières et sa zone de confort. Nos actions ont souvent la volonté d'être transversales. Elles varient en fonction de nos idées et des moyens dont nous disposons pour les réaliser.

La motivation principale du Collectif est de correspondre autant aux personnes qui le composent que de s'ouvrir à d'autres publics, quels que soient leurs profils. Souhaitant éviter l'entre soi, nous cherchons constamment à recueillir de nouveaux points de vue, de nouvelles idées, des projets sur des domaines variés. Ainsi, nous créons des actions qui ne se ressemblent pas et peuvent parler à des personnes très différentes.





Quelques exemples d'actions récentes du Collectif 100% jeune

Place aux jeunes talents - Fête de la Musique, 21 juin 2017

Cette action avait un double objectif : valoriser de jeunes talents locaux et animer la place du Champ de Mars.

Le programme et la mobilisation des artistes ont été organisés par le Collectif.

Résultats : Deux scènes, quinze groupes de musiques, trois groupes de danse, un mur d'expression « Dessine ta jeunesse »... pour un total de 1050 spectateurs.

Assemblée Libre des Jeunes, St Yrieix, 17 et 18 novembre 2018

Le Collectif 100% Jeune et ses partenaires ont organisé cette rencontre.

Des thématiques comme l'éducation, l'écologie, la place de l'individu, les discriminations ou la démocratie ont été débattus et éclaircis dans le but d'imaginer des axes d'amélioration.

Festival du Film Court d'Angoulême, 2019

Le Collectif 100% Jeune a été partenaire du Festival et a participé à l'animation et la technique des plateaux télévisés, l'installation du matériel, le suivi photographique de l'évènement etc...

Action Les Cinés Reporters au FFA

Les membres du Collectif ont participé à l'action Web Art Reporter pilotée par la FDMJC. Ils ont pu ainsi développer des compétences en audiovisuel et les expérimenter lors du Festival du Film Francophone d'Angoulême d'août 2019.

Participation à différentes instances et expériences

Le **18 mai 2019, au lancement de la campagne ProVox** à Paris. Dans le cadre de la nouvelle stratégie européenne de la jeunesse 2019-2027, cette action met autour de la table, pendant 18 mois, des milliers de jeunes, des politiques de tout niveau et les organisations de jeunesse pour produire des propositions. Une action pilotée par le CNAJEP.

Le 16 et 17 Juin 2019 la Conférence Territoriale de la Jeunesse

a également suscité l'intérêt du Collectif qui a eu l'occasion de travailler en collaboration avec des institutionnels, des travailleurs jeunesse et surtout avec des jeunes dans la perspective de l'élaboration d'une politique jeunesse en Nouvelle Aquitaine. (Une action pilotée par la Région Nouvelle Aquitaine, le Rectorat et l'Etat).

Du 12 au 16 juin 2019, le Collectif a participé à une formation à Varsovie dans le cadre du **partenariat stratégique You(th) Speak(s)**, en partenariat avec Erasmus+.

L'Espagne, la Pologne et la France sont les porteuses de cette dynamique.

A terme, l'enjeu de cette initiative européenne est la création d'un manuel sur la conception, la mise en place et la gestion de conseils de jeunes en Europe. (Un échange organisé par TERA Maison de l'Europe de la Charente).

De nombreux projets prévus pour 2020

*Tu habites, étudies ou as une activité sur Angoulême ?
Viens partager tes idées et participer à nos projets !*

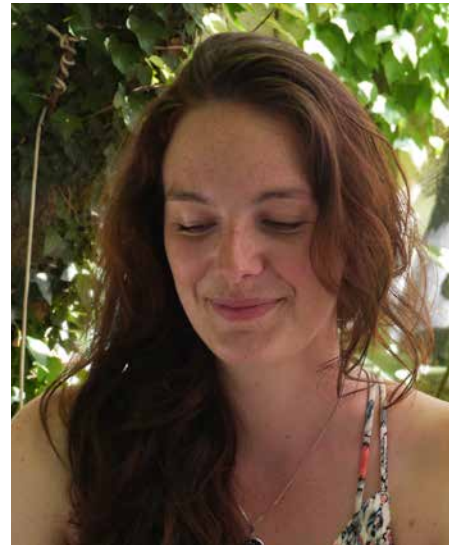
Contact : jeunesse.angouleme@gmail.com

 Collectif 100% jeune





Les Témoignages



A close-up portrait of a man with dark, wavy hair and a light beard, looking slightly to the right with a neutral expression. He is wearing a grey and blue plaid jacket.

Adrien



**MA DÉMARCHE CE N'EST PAS
POUR QUE LES GENS DISENT
« À ANGOULÊME IL SE PASSE
PLEIN DE CHOSES » C'EST POUR
QU'ILS ARRÊTENT DE DIRE QU'À
ANGOULÊME IL NE SE PASSE
RIEN.**

A : Je vis et je travaille à Angoulême. Ça fait 10 ans que j'y suis et je trouve ça trop cool. Je suis entré au Lycée Charles Coulomb pour faire une section arts appliqués, puis au Lycée de l'Image et du Son (LISA) pour faire ma première et ma terminale section Cinéma et j'y ai passé le bac. Après, j'ai fait un DUT du Métier multimédia de l'internet et j'ai fait une dernière année en licence professionnelle (technique et activité de l'image et du son) audiovisuelle à l'IUT d'Angoulême

Ce sont des études précises. Est-ce que tu t'en sers ?

A : En fait, non. J'ai fait la section arts appliqués, mais je me suis lassé. Je suis allé en section cinéma au LISA parce que j'ai voulu faire du cinéma. Puis j'ai voulu partir du LISA, alors que j'aurai pu faire un BTS, pour changer d'endroit rencontrer de nouvelles personnes. Quand j'étais en section cinéma au LISA, j'ai eu envie de faire de l'infographie, de la sociologie plein de choses différentes et c'est pour ça que l'IUT est devenu le choix parfait. Maintenant, je ne veux plus filmer ni faire de montages, mais j'ai les compétences. Alors quand j'en ai besoin, je les utilise. J'ai le diplôme mais je ne m'en sers pas pour ma carrière professionnelle.

Et comment se sont passées tes études supérieures ?

A : Pendant mes études supérieures à l'IUT, je me suis retrouvé éloigné du centre-ville d'Angoulême, et donc éloigné des autres étudiants du pôle image. J'étais un peu déçu qu'il n'y ait plus cette effervescence « artistique ». Je sortais d'arts appliqués et de cinéma où il y avait toujours des projets festifs et culturels avec les copains et les écoles. A l'IUT je n'ai pas retrouvé ça. Je me suis demandé ce que je faisais là... Puis l'association du Campus de l'Image est venue jusqu'à nous car elle recherchait des référents de l'IUT disponibles pour faire l'interface entre leur association et l'école. J'étais d'accord et j'ai intégré leur association. Progressivement j'ai filé des coups de main. Quand il y a eu un poste de secrétaire à pourvoir, je me suis proposé. J'ai pris des responsabilités, j'ai eu envie de proposer des choses et de fil en aiguille... je me suis retrouvé président de l'association. C'est durant cette période que j'ai commencé à avoir une grosse passion pour organiser des moments de rencontre, de diffusion artistique, et tout ce qui me manquait au début de ma vie post-bac. Et je me suis dit : wow c'est trop cool !

Lorsque le festival Courant3D a voulu travailler avec les étudiants, j'ai été approché en tant que président de l'association Campus Image Angoulême. J'y ai pris goût et je suis devenu membre de l'association du festival de 3D. J'en suis devenu le directeur en 2015.

A l'époque de l'IUT il y avait aussi le festival du film court d'Angoulême et j'ai dit : « je voudrais bien filer un coup de main ça m'intéresse ! » On m'a répondu : « c'est parfait Adrien on a besoin d'un secrétaire ! » Et aujourd'hui, depuis 3 ans, je me retrouve président du festival du film court et responsable coordinateur parce que j'étais simplement en mesure de filer des coups de mains au bon moment.

Au fur et à mesure, avec ces trois associations, dès que je sortais des cours, je partais de l'IUT. Parfois même je séchais pour mes rendez-vous à la mairie etc... Je n'étais pas vraiment étudiant, j'étais déjà prêt à œuvrer pour la vie des étudiants et pour la vie de la cité angoumoisine en règle générale. C'est un peu prétentieux. (Rire.) En fait, mon but c'était qu'Angoulême devienne mieux encore et c'était ces moyens là que j'avais. J'ai eu mon diplôme en poche de technicien audiovisuel alors que ma vie m'avait déjà transformé en responsable de projet culturel.

Dès que j'ai passé mon bac, et durant mes études techniques à l'IUT j'ai commencé à être dans une approche événementielle et culturelle. On pourrait penser que mes études ne servent à rien aujourd'hui mais en fait elles m'ont permis d'avoir un bagage de technique. Ainsi quand je travaille avec mes copains qui sont technicien audiovisuel, je sais de quoi ils parlent. Pour le festival du film court, quand je parle à des réalisateurs je sais ce qu'ils veulent dire.

Lorsque j'ai terminé mes études, il ne m'était plus possible de rester président de l'association Campus de l'Image. Alors je me suis dit : « j'ai des responsabilités dans des festivals mais il y a plein de moments où j'ai envie de proposer autre chose ». Sans l'association du Campus de l'Image, je ne pouvais plus organiser de fêtes ouvertes à tous, où on boit des coups et où on voit des choses sympas, des concerts et autre chose que du cinéma. Alors j'ai créé le « Bac à sable » avec deux trois copains. C'est une association qui a pour but d'organiser des moments festifs et culturels au sens large du terme, de faire de la médiation et de la fête dans une ambiance sympa. Une association qui me permet aussi de proposer autre chose que du cinéma.

Officiellement c'est une démarche pour nourrir encore plus la vie à Angoulême en créant des événements quand il n'y a rien d'autre, donc en dehors du FIBD, du festival du film francophone, des Gastronomades etc... Ce n'est pas pour que les gens disent : « à Angoulême il se passe plein de choses » c'est pour qu'ils arrêtent de dire qu'à : « Angoulême il ne se passe rien. »

Donc au lieu d'enrichir les moments où il y a déjà des activités, j'ai envie de donner quelque chose de différent quand il n'y a rien pour maintenir une activité culturelle et sympa à Angoulême.

Et qu'est-ce que c'est une soirée du bac à sable ?

A : Une soirée du bac à sable c'est un moment qui commence à 18h et qui se finit légalement à 2 heures. Il est important que tout se passe au même endroit. On organise les soirées de manière à ce que tous les arts possibles et imaginables s'enchaînent et qui vont même dans le meilleur des cas se mêler et se confondre. La soirée type du bac à sable, c'est une exposition sur les murs, deux trois concerts, au moins un spectacle de danse, une performance graphique ou théâtrale, à manger et à boire, une projection de film et l'idéal c'est de finir sur une ambiance dansante avec un dj. L'important c'est que l'ensemble de la soirée est un thème commun. Plus c'est surprenant et plus ça nous convient. Ça c'est le concept.

L'une des dernières soirées que nous avons organisée était sur le thème de la couleur noire. Les films que nous avons projetés étaient sur tout ce qui était sombre. On avait un musicien électronique qui faisait du dark électro, la techno du dj était sombre. On mangeait des réglisses et des bonbons noirs également ! Donc l'idée c'est vraiment de tout mettre dans le même thème et de faire que les choses se mélangent. On a fait des soirées sur la poésie, la langue française, l'école, l'art de la rue au sens très large... On a même fait une soirée sur les choses les plus différentes possible. C'était la biodiversité de la faune et du dance-floor. L'idée c'était de passer du jazz au hip-hop, par le métal puis finir par la techno. On s'y prend deux trois quatre semaines avant la date. Parfois ce sont les artistes qui proposent leurs thèmes. Parfois c'est l'inverse. On a de plus en plus des artistes qui se proposent et qui veulent être exposés.

D'autre part, nous voulons que le Bac à sable propose une ambiance détendue, familiale et que ce soit le plus accessible possible, autant au niveau du prix qu'au niveau de l'ambiance. Je sais que pour l'instant on n'a pas réussi à attirer un public assez varié, notamment ceux qui ne sont pas intéressés par la diffusion artistique locale, mais j'ai l'impression que notre premier objectif est déjà atteint, à savoir mêler les générations entre elles, avec autant de personnes qui ont plus de 50 ans que de personnes de moins de 50. Il y a des moments où des retraités et des enfants jouent ou parlent ensemble alors qu'ils ne se connaissent pas. Et ça c'est chouette ! En fait, le bac à sable c'est pour les enfants, mais il n'y a pas d'âge pour être un enfant.

Quel est ton lien avec Angoulême ?

A : Mon lien ce sont les « liaisons simples ». Les liaisons entre les gens et entre les groupes de gens me semblent faciles et saines. J'exagère mais ce n'est pas absolu. Ça me semble chouette parce que la ville n'est pas grande et elle a quand même une énergie culturelle importante. Et moi je prends spirituellement plaisir à rencontrer les gens, à aider les autres et qu'ils viennent m'aider.

Il y a beaucoup d'activités culturelles et il y a des gens sympas qui font des trucs culturels et qui essayent de motiver d'autres personnes à venir faire la fête. C'est l'impression que j'ai eue et c'est l'impression que je veux entretenir.

Quel est ton lieu préféré à Angoulême ?

A : Ce sont les halles. Ce n'est pas un lieu symboliquement fort pour moi, mais pragmatiquement, c'est un lieu que j'aime bien parce qu'il y a des gens qui se baladent. Pour moi le marché c'est un lieu où les gens se baladent, et ça c'est un besoin pour moi. Je vais aussi au marché parce qu'il y a les meilleurs croissants du monde. Quand j'ai envie de parler à quelqu'un tranquillement, de façon constructive je l'invite au marché le matin. C'est là que j'ai l'impression d'avoir des discussions importantes pour moi. En soirée tu rencontres plein de gens, mais c'est plus futile, c'est du jeu.

Mais en fait je pense que j'aime les moments plus que les lieux, c'est pour ça que j'organise des événements.



Hawa



**LE FOOT C'EST UNE PASSION,
C'EST UN PLAISIR, C'EST UN
KIF.... J'AI D'AUTRES PROJETS
DERRIÈRE : AVEC UNE FILLE QUE
J'AI RENCONTRÉE AU PSG...ON
A DÉCIDÉ D'OUVRIER ENSEMBLE
UN CENTRE SPORTIF POUR
PERSONNES HANDICAPÉES.**

Bonjour, je m'appelle Hawa, j'ai 21ans, je suis internationale française et joueuse de foot. Je joue actuellement à l'ASJ Soyaux, et j'entraîne les U13 de l'as Soyaux.

Le foot c'est ton métier ? Comment en es-tu arrivée là ?

H : Oui, je suis joueuse professionnelle. J'avais mon frère qui faisait du foot, des amis qui faisaient du foot. C'était mon entourage, Moi, de base, je voulais être athlète. Je courais vite mais naturellement je me suis dirigée vers le foot à cause, ou grâce, à mon entourage. Il n'y avait que ça autour de moi.

C'était une équipe mixte ?

H : de 6 à 14 ans c'est mixte et au-dessus tu es obligée d'aller jouer avec les filles. Donc j'ai commencé à 13ans. J'ai fait deux ans avec les garçons, puis je suis allée au PSG à l'âge de 16 ans, jusqu'à mes 20 ans puis je suis partie à l'OM et maintenant je suis à Soyaux.

Tu vas là où sont tes contrats en fait ?

H : Oui, et c'est souvent des contrats d'un ou deux ans. En France on ne fait pas beaucoup de contrats de 6 mois. C'est rare de signer plus de deux ans d'un coup parce que ça peut être compliqué pour le club. Et au contraire imaginons que tu signes 4 ans et que tu ne t'y retrouves pas... Deux ans c'est une garantie pour le club et pour la joueuse, et un an c'est une année de découverte on va dire.

Ce n'est pas dur pour toi de t'adapter ? De rester un an ou deux max dans une ville ?

H : Non parce que je suis une passe-partout. Tu peux me mettre n'importe où dans un groupe, je ne suis pas timide et vite à l'aise donc ça va. Par contre pour une personne qui serait plutôt timide et réservée j' imagine que ça serait compliqué de devoir à chaque fois tout recommencer à zéro, de se refaire des copines, une place dans un groupe et tout... moi c'est un truc qui me plaît.

C'est marrant parce que tu viens de Paris, il n'y a pas ce conflit Paris – Marseille qui paraît plutôt présent dans le football ?

H : A Marseille ça a été compliqué mais ce n'était pas par rapport au fait que je vienne de Paris. C'était une question de personnalité. En fait le truc

c'est que je suis sûre de moi sans avoir la grosse tête et quand je suis arrivée à Marseille je n'avais que 20 ans. Ça leur a fait bizarre de voir une jeune aussi sûre d'elle et ça les a perturbées, elles n'avaient jamais vu de joueuse comme ça. Je n'ai pas ma langue dans ma poche, si quelque chose me déplaît je le fais savoir et dans les sports collectifs comme ça ils sont souvent à cheval sur la hiérarchie. Sauf que moi je n'aime pas ce fonctionnement, ce n'est pas parce qu'on est une jeune qu'on doit plus respecter les anciens ou inversement, pour moi c'est kif-kif.

Tu es obligée de jouer avec des personnes de différents âges ?

H : Ce sont les clubs qui choisissent quelles joueuses ils veulent avoir dans leur équipe, mais quand tu passes dans la partie professionnelle, c'est rare de voir des joueuses au-delà de 35 ans. Dans les clubs amateurs c'est différent. J'ai déjà vu une femme de 50 ans, tant qu'elle peut courir, elle court et c'est bon !

Donc à 35 ans pour toi c'est fin de carrière ?

H : Actuellement dans le club il y a des filles qui ont 33 ans et qui sont en pleine forme, qui veulent continuer le foot. Personnellement j'aimerais arrêter à 30 ans. Le foot c'est une passion, c'est un plaisir, c'est un kif mais je me dis que jusqu'à 30 ans c'est bien. J'ai envie ensuite de me consacrer à d'autres projets. Il y a des filles pour qui il n'y a que le foot qui compte. Moi depuis mes 19 ans je sais ce que je veux faire après.

Et c'est quoi ?

H : Avec une fille que j'ai rencontrée au PSG, qui est un peu plus âgée que moi on a décidé d'ouvrir ensemble un centre sportif pour personnes handicapées. Ça nous tient beaucoup à cœur car elle a son petit frère qui est handicapé, et mon petit frère est également handicapé, il est trisomique.

En ce moment tu fais un service civique ?

H : Oui c'est ça, depuis septembre. En fait c'est parce que le club de Soyaux n'est pas un club professionnel. Le service civique les allège financièrement. L'encadrement du foot avec des jeunes fait partie de

mes missions. Mais quand j'étais à Marseille par exemple, c'était de vrais contrats professionnels, et je pouvais faire des formations professionnelles à côté. J'ai fait un BPJEPS et un diplôme d'éducateur de foot.

Ça t'a posé problème de faire du foot en étant une fille ?

H : Non pas au début. Dans mon quartier on était deux filles à jouer au foot, et vu que je jouais bien au ballon depuis toujours, ça ne gênait personne, mais une fois que je me suis mise au foot en club là il y a eu des préjugés. Déjà par le président, qui m'a dit qu'ils ne prenaient pas de filles dans ce club. Il me laissait seulement m'entraîner, et quand il a vu que je me débrouillais bien il m'a dit « finalement, on prend les filles ». J'étais la seule fille dans l'équipe n°3 et ça se passait bien, les garçons étaient cools, protecteurs etc.

Les filles peuvent jouer avec les garçons qui ont un an de moins qu'elles parce que physiquement ils sont plus forts. Ils avaient des rôles de grands frères alors qu'ils étaient plus petits que moi. Au milieu de l'année je suis montée en équipe n°1 parce que j'étais performante et là ça s'est moins bien passé. Le capitaine n'était pas content en fait, parce que j'étais une fille, ça le dérangeait. Il voulait que les joueurs de mon équipe me blessent à l'entraînement pour que j'abandonne.

Les autres n'ont pas voulu. Certains sont venus me le dire car ils m'aimaient bien. Aussi, pendant les matchs, des adversaires qui voulaient me mettre la pression en ne jouant que sur mon côté etc... mais ça m'a forgé un caractère. Les remarques maintenant viennent plus de la part de ceux qui ne font pas de foot mais qui le regardent.

Tu es bien dans le social quand même, de par ton service civique, les jeunes que tu entraines, ton projet professionnel...

H : J'ai toujours été comme ça depuis que je suis jeune. Par exemple mon projet ça fait deux ans que j'y pense « officiellement » mais en vrai ça fait bien plus longtemps. Même si je ne voulais pas particulièrement travailler avec des personnes handicapées, je voulais faire quelque chose de social, c'est dans ma nature. C'est plus fort que moi !

Angoulême, tu t'y sens bien ?

H : Je vais être honnête (rires). Franchement Angoulême c'était une ville que je ne connaissais même pas avant de faire du foot, et au final en arrivant ça ne me déplaisait pas. Je me bats presque avec les filles que j'ai rencontrées à Marseille – celles que j'aime bien. Elles critiquent la ville, et moi je la défends comme si c'était ma ville natale. Les gens pensent qu'Angoulême c'est un patelin avec deux vaches et trois maisons et je leur explique que non, c'est vraiment une ville.

Mon QG c'est ici, au Colomus Café, avec une fille qui était avec moi au PSG, une fille qui jouait à Marseille à l'OM et une autre de Bordeaux on forme un petit quatuor et c'est une belle amitié solide, on se retrouve ici ! Tous les mercredis souvent on se retrouve on débriefe. On a juste mis une règle en place, quand l'une ne peut pas venir, les autres ne viennent pas non plus, mais on a une exception, c'est par exemple si la fille est en équipe de France on peut quand même se réunir.





Etienne



LA FORCE À ANGOULÊME C'EST QU'IL Y A PLEIN D'AUTEURS DANS LE MÊME BATEAU ET MÊME SI ON NE SE FRÉQUENTE PAS TOUS, ON SE CONNAÎT DE LOIN ET ON SE RETROUVE SOUVENT. IL Y A CE CÔTÉ « FAMILLE AGRANDIE » QUI EST BIEN AGRÉABLE, ET DU COUP ON SE NE SENT PAS SEUL ».

E : Je viens juste de fêter mes trente ans et je suis auteur de bandes dessinées. En ce moment, ma première BD va sortir. Je l'ai terminée en décembre mais l'agenda des sorties de l'éditeur de Glénat s'est échelonné de telle manière que la sortie ne s'est faite que maintenant.

Par quel biais tu en es arrivé là ?

E : Alors la bande-dessinée... j'ai toujours dessiné comme la plupart des dessinateurs depuis que je suis petit, j'ai mis un moment avant de me décider vraiment pour la bd, ce que je savais c'est que je voulais dessiner dans le monde de la pub, du graphisme. Ça m'aurait intéressé mais il n'y avait pas assez de dessins à mon goût, donc j'ai laissé tomber et je suis allé dans une école qui privilégiait vraiment le dessin : les beaux-arts d'Epinal. On peut faire toute sorte de choses. Comme toutes les écoles des beaux-arts c'est très ouvert, sauf que c'est une école où les profs vont s'intéresser à tes carnets, les ouvrir, s'intéresser à ton trait et si c'est le dessin qui t'intéresse, ils vont te parler de dessin... et puis voilà. Ce n'est pas comme dans les écoles à Valence où j'étais quasiment le seul à avoir un carnet de croquis.

Après cette école et mon diplôme de troisième année, j'ai fait une BD de 50 pages. Le cursus n'était que de 3 ans et j'ai voulu aller plus loin. J'ai tenté Angoulême en équivalence pour faire ma 4e et 5e année... et j'ai été pris.

Tu es arrivé à Angoulême il y a combien de temps maintenant ?

E : Ça fait 7 ans, je suis arrivé en 2011.

Et tu n'as toujours pas eu envie de partir ?

E : Non, j'ai eu envie de partir juste après mon diplôme. J'avais des collègues de classe avec qui il y avait des ébauches de projet mais à vrai dire je n'ai gardé aucun contact avec les gens de ma classe si ce n'est une personne qui est à Strasbourg. J'avais envie de partir soit à Strasbourg soit à Lyon, enfin bouger d'Angoulême, puisque je ne connaissais plus grand monde. J'ai commencé à bosser au théâtre et surtout j'ai commencé à faire du Tai chi dans une école vraiment formidable. Dès les premiers mois je n'ai plus eu envie de partir parce que c'est devenu

comme une deuxième famille. Ça fait 4 ans maintenant que j'en fais et je ne pense pas que je vais arrêter. Maintenant, je suis formé par mon prof pour devenir prof moi-même plus tard, peut-être... Pour le moment je dois suivre sa formation, ce qui requiert que je reste à Angoulême.

Tes rencontres t'ont beaucoup apporté. Est-ce que pendant tes deux premières années tu as eu l'occasion de faire quelque chose en rapport avec la ville d'Angoulême, est-ce que quelque chose t'a permis de mieux découvrir la ville ?

E : Quand je suis arrivé sur Angoulême j'ai visité les apparts pendant le festival de la BD. C'était l'hiver et je n'étais venu qu'une fois quand j'étais petit. Je n'en avais quasiment aucun souvenir. Je me rappelle qu'on était allé à l'espace Franquin. J'avais demandé un autographe un peu au harsard à quelqu'un qui était en fait un auteur de BD adulte et il m'a fait un dessin. Il avait un dessin un peu sale. Il m'a fait un vieux personnage qui pue mais c'était marrant (rires). Puis quand je suis venu chasser les apparts avec mon père et un pote. On a été séduits, on a trouvé la ville très mignonne. Je me suis installé et on s'est pas mal baladé... On a surtout fait beaucoup de soirées grâce auxquelles j'ai découvert énormément d'intérieurs d'appartments d'Angoulême et j'ai pu me rendre compte qu'il y a plein de perles cachées. On ne soupçonne pas tout ce qu'il y a. Quand j'ai intégré l'Atelier du Marquis, ça m'a permis de participer à un ouvrage de BD collectif qui s'appelle Les Années Noires qui parle d'Angoulême pendant la seconde guerre mondiale. Les premiers à avoir été déportés n'étaient pas des français mais des espagnols qui avaient fui le régime de Franco. C'était la première BD que j'ai fait en cartonné, qui a été éditée dans les coins où il y a mon nom dessus, la première où j'ai vraiment participé.

C'est aussi parce que j'étais aux Ateliers du Marquis qu'on m'a demandé. Quasiment tous les plans que j'ai eus depuis, toutes les commandes sont passées par le Marquis. C'est vraiment génial d'être dans un atelier pour ça. On est plus fort ensemble et surtout on nous contacte pour nous commander des trucs. Suivant les agendas de chacun on s'arrange sur qui peut faire ci ou ça. On se distribue les commandes en fonction de nos compétences et ça nous permet de gagner de

l'argent. Je n'ai pas envie de faire autre chose. J'ai travaillé à l'usine, j'ai fait des boulots saisonniers dans les trucs agricoles, dans l'alimentaire... c'est insupportable. Tu n'as aucune vie, aucun horizon. Enfin comparé au dessin ou à faire quelque chose que tu aimes, c'est sûr que ça n'a aucune saveur.

Ton lien avec Angoulême il est là ? En étant resté, tu as fait de belles rencontres qui t'ont permis de persévérer dans ton domaine ?

E : C'est difficile de dire ce qu'il se serait passé si j'avais fait autre chose. Ce que je peux dire c'est que je suis heureux ici. J'ai des amis, plein d'amis. J'ai mon boulot qui commence à décoller. J'ai des activités variées. Et puis le coin n'est pas trop désagréable, surtout en été avec la mer pas loin. La force pour moi à Angoulême c'est qu'il y a plein d'auteurs dans le même bateau et même si on ne se fréquente pas tous, on se connaît de loin et on se retrouve souvent. Il y a ce côté « famille agrandie » qui est bien agréable, et du coup on se ne sent pas seul. Je ne pense pas qu'il y ait tellement d'autres villes où il y ait une telle concentration d'auteurs. Il y a des villes comme Nantes qui bougent beaucoup où il y a beaucoup de micro éditions etc. Mais je ne sais pas s'il y a autant d'auteurs fixes. Angoulême c'est particulier pour ça.

Tu en es à ton 8e ou 9e festival en tant qu'auteur ?

E : Je ne sais pas. En fait c'est une autre question, le moment où on s'appelle officiellement « auteur ». J'ai fait le festival dès que je suis arrivé. Pour les premiers festivals je n'avais pas de badge d'auteur mais d'exposant parce que j'étais dans une petite maison d'édition que j'ai quittée depuis. Depuis 2 ans j'ai un badge auteur Glénat. Ça ne change pas grand-chose pour l'instant pour moi puisque mon album n'est pas sorti. Je planche quand même avec l'éditeur, mais c'est rigolo quoi.

Est-ce que tu souhaites dire quelque chose sur la ville ?

E : Ça fait longtemps que j'attends qu'il y ait des initiatives comme le Gros Corbeau ou La drôle d'Épicerie place du Palet. Je trouve ça vraiment super qu'il y ait ce genre d'initiatives qui prennent vie. Parce que

quand tu regardes la rue Hergé, c'est magasin de chaussures, magasin de fringues, magasin de chaussures... je trouve ça un peu déprimant qu'on propose que ce genre d'horizon pour les loisirs des gens. Il y a plein d'autres choses à proposer et je trouve ça super que ça commence.

Tu es engagé dans une association ?

E : Non pas trop, mon seul engagement et qui me prend énormément de temps, c'est le Tai chi. Je fais entre six et huit heures de cours par semaine. Et ça c'est en dehors de ma pratique personnelle, qui me prend aussi pas mal de temps.

Qu'est-ce que le Tai chi ?

E : C'est un art martial qui repose sur l'alignement du corps, c'est-à-dire être aligné de telle sorte que la gravité puisse s'écouler sans obstacle à travers notre corps et de la relaxation. Quand on est relaxé on peut utiliser autre chose que la force musculaire pour agir et c'est ce qu'on fait en poussée des mains ; essayer de donner le moins de force possible à l'adversaire parce que si on donne de la force on a perdu. L'autre est capable d'entendre, d'écouter, donc s'il sent et il écoute cette force il va être capable de l'utiliser. On essaie d'être le plus relax possible pour disparaître complètement. C'est pour cela que lorsqu'on regarde le Tai chi de l'extérieur on a l'impression que c'est lent, qu'il ne se passe rien et que c'est juste une danse pour vieux. En fait on travaille lentement parce qu'on recherche la relaxation, et lorsque l'on sait faire un mouvement lentement avec précision on sait le faire rapidement. Alors que si on travaille rapidement tout le temps il n'y aura pas ce travail en profondeur. Toute la dynamique d'énergie interne qu'on travaille en tai chi va de pair avec la pratique du chi Kong, qui est la gymnastique d'énergie interne chinoise. Tout ça se travaille lentement parce qu'on a besoin de trouver une tranquillité interne, une intériorité qu'on n'écoute jamais dans la vie de tous les jours parce qu'on est trop agité, qu'il faut laisser décanter.

Est-ce complémentaire avec ton travail dans la BD ?

E : Le tai chi c'est holistique, c'est complémentaire avec tout. Quand tu fais du tai chi au bout d'un moment tu te rends compte que tu peux

pratiquer tout le temps, et intégrer les principes dans tout ce que tu fais. Ça inclut la respiration, la posture, chercher la posture alignée dans tout ce que tu fais. Oui, en ça c'est complémentaire parce que ça régule la respiration. Il y a des auteurs qui respirent très mal et j'en faisais partie. On ne respire pas pendant longtemps et puis d'un coup on relâche tout, on est très concentré. Moi ça m'a vachement aidé à corriger ma posture, à respirer, à être plus relax en fait. On a tendance à être tendu quand on dessine. En fait quand on fait une activité tous les jours on ne se rend pas compte à quel point on est tendu. Le Tai chi aide aussi à prendre conscience de plein de choses au niveau du corps, au niveau de notre attitude en général. On se met à observer beaucoup plus de l'intérieur comment on est, on prend beaucoup plus de recul sur nos processus internes d'émotions mais aussi physiques, ça change énormément de

choses. On est aussi plus attentif à ce qu'il se passe en nous. C'est un art qui est pétri de bouddhisme, de confucianisme et de taoïsme.

Quel est ton lieu préféré à Angoulême ?

E : Un lieu que j'aime particulièrement et que je trouve assez unique ici c'est l'île Marquet. C'est génial de voir un lieu qui reste assez peu touché par la main humaine, même s'il est quand même entretenu. C'est vraiment génial d'avoir cet espace de forêt au bord de l'eau à cinq minutes du centre-ville, c'est super cool ! Et puis il y a plein d'endroits très différents sur cette île. On peut y faire des soirées, on peut s'y balader... Moi je vais même y pratiquer le Tai chi de temps en temps. C'est très agréable de pratiquer entouré par la nature.





Bénédicte



**LA PHILOSOPHIE POUR MOI
C'ÉTAIT LA PREUVE QUE PER-
SONNE N'AVAIT LA RÉPONSE.
IL N'Y A PAS DE VÉRITÉ
IMMENSE ET UNIVERSELLE.
TOUT LE MONDE DOIT FAIRE
SON CHEMIN ET IL N'Y A PAS DE
MAUVAIS CHOIX, IL Y A JUSTE
LE COURAGE DE FAIRE SON
CHEMIN, DE LE POURSUIVRE, DE
LE TENIR ET DE PRÉSERVER SES
VALEURS.**

J'ai 27 ans, je suis née en Guadeloupe du côté de mon père et du côté de ma mère, c'est ici en Charente. C'est pour ça que j'ai un lien avec Angoulême.

J'ai suivi des études à peu près normales. J'ai eu un bac art plastique et histoire de l'art. Ensuite, j'ai fait un an de prépa au Lycée Guez de Balzac. Je n'étais pas intéressée par les concours qui étaient proposés avec la deuxième année de prépa. Du coup je suis partie et j'ai demandé mon équivalence en philosophie. Je suis devenue absolument accro à la philosophie en terminale, j'avais une prof extraordinaire !

Etant en étude littéraire j'avais 8 heures de philosophie par semaine puis j'ai suivi l'année de prépa, j'étais aux anges. Je me suis dit « fac de philo », mais à vrai dire j'ai eu le choix car j'ai passé le concours de l'EESI. Je me suis dit soit la prépa soit l'EESI du fait que j'ai été reçu pour le concours. J'ai choisi la prépa puis j'ai choisi la philosophie.

J'ai fait deux facultés, celle de la Sorbonne dans le 5e et Nanterre dans Paris X. Après avoir eu mon Master, je ne pouvais plus vivre à Paris, parce que j'étais boursière et que je vivais en résidence étudiante. Alors je suis rentrée à Angoulême, simplement parce qu'il y avait ma mère ici. Après mon diplôme, j'aurai adoré exercer le métier de « philosophe ». Mais aujourd'hui ce métier est beaucoup dans la publication, dans la médiatisation, c'est à dire parler à la radio, écrire des livres... Ce n'était pas exactement ce à quoi j'aspirais, car je vis la philosophie comme quelque chose dont on parle, qu'on partage avec les autres. A mon sens cela passe beaucoup par l'oral et la discussion.

Du coup, j'ai fait un service civique dans un tout autre domaine où c'était quand même intéressant. Petit à petit, je me suis rapprochée de la philosophie. Je donne quelques cours particuliers de philo. J'essaie de monter quelques projets avec ce côté oral qui me passionne. C'est pour cela que cette année au théâtre d'Angoulême, je vais faire un débat philo avec des classes de primaires. Depuis trois ans j'en fais dans une école primaire, cette année avec des CM1, CM2, l'an dernier avec des CE1, CE2. Je voulais monter ça en accompagnant des spectacles vivants. C'est un

projet qui me tient vraiment à cœur parce que je trouve ça tellement dommage que l'on ne côtoie la philosophie qu'en terminale. On n'a pas le temps de pratiquer cette matière juste pour le plaisir, parce qu'il y a un travail à fournir avec une note, une forme de répression dessus. Elle n'existe que durant un an et c'est seulement pour donner des points au bac ! Finalement est-ce qu'on apprend vraiment la philosophie en un an ? Est-ce que nous pouvons comprendre sa valeur et voir son utilité ? Aujourd'hui, il y a beaucoup d'élèves qui disent que la philosophie ne sert à rien. C'est dommage parce qu'elle apporte quelque chose de subtil et pour s'en rendre compte il faudrait la côtoyer un peu plus.

Qu'est-ce que la philosophie t'a apporté ?

B : La philosophie pour moi c'était la preuve que personne n'avait la réponse. Il n'y a pas de vérité immense et universelle. Tout le monde doit faire son chemin et il n'y a pas de mauvais choix, il y a juste le courage de faire son chemin, de le poursuivre, de le tenir et de préserver ses valeurs. J'ai compris ça avant de faire de la philosophie. Le jour où on m'a dit « la philosophie c'est ça », je me suis dit : « Ah ! Enfin ! J'ai la preuve que personne n'a la vérité. » En fait, j'attendais ça et ça m'a rassurée. J'avais besoin de la philosophie.

Pourquoi as-tu choisi le théâtre pour ton projet de débat philosophique ?

B : J'ai été placeuse au théâtre d'Angoulême pendant un moment, j'ai pu voir un grand nombre de spectacles. J'affectionne particulièrement ce lieu pour la programmation mais aussi pour les gens qui y travaillent. Je développe ce projet avec Agathe Biscondi qui s'occupe de la programmation jeune public. C'est nouveau, excitant et un peu magique. Faire de la philosophie au théâtre sur spectacle vivant avec des élèves de primaire, c'est génial, j'ai trop hâte. Le théâtre pour moi c'est symbolique, c'est un lieu de performance d'art et de renouveau. C'est vraiment particulier, c'est un art vivant. On n'est pas passif comme devant un écran. Au théâtre, nous vivons la scène au moment même et il y a une émotion et un sentiment qui sont transmis et qu'on vit

en même temps que les comédiens qui font leur performance. Il y a quelque chose de beaucoup plus direct dans les émotions transmises grâce au jeu d'acteur. Il y a quelque chose de beau dans cette immédiateté. Et c'est ça que je trouve intéressant à exploiter dans mon projet : On nous fait ressentir quelque chose toute de suite et au lieu que ça disparaisse, qu'on sorte de la salle et qu'on laisse les sentiments s'évanouir... on en discute et on essaie de mieux les comprendre. Pourquoi est-ce que j'ai ressenti ça ? Comment ont-ils réussi à me faire ressentir cela ? Comment aller plus loin dans ce qu'ils sont en train de me dire ?

En fait le travail avec les élèves commencera par une séance collective de préparation, puis ils verront le spectacle et enfin nous leur proposons une autre séance collective d'échanges après. C'est important de les préparer, à ce qu'ils vont voir, les conditions sur ce qui va se passer et revenir ensuite sur toutes les émotions qu'ils ont traversées. Ce sera l'occasion de vérifier avec eux s'ils s'attendaient à ce qu'ils ont vu, échanger sur la manière dont les acteurs ont joué, comment eux ils ont retransmis cette émotion.

C'est vraiment toucher à une émotion après une expérience commune. Ce serait difficile de faire de la philosophie après un événement dans la vie qui nous a rendu triste ou heureux, on ne pourrait pas tous se rencontrer et dire : « j'ai vécu ça aujourd'hui, c'était magnifique, j'aimerais bien en parler et qu'on philosophe dessus un moment ». C'est possible mais c'est très rare. Avec le théâtre on prend ce jeu des comédiens comme un prétexte, et on exploite cette immédiateté de l'émotion pour la retravailler.

Pourquoi le café philo t'intéresse tant ?

B : J'ai l'impression qu'on est dans une époque où on prend moins le temps d'avoir des conversations sur des sujets qui nous tiennent à cœur, de se poser des questions et d'avoir un regard critique sur les choses qui passent devant nous. Il y a beaucoup d'informations qu'on peut avoir vite et de façon assez partielle. Les cafés philo aident un groupe de personnes à se prendre le temps de parler d'un sujet, d'envisager toutes les ramifications sur ce sujet sans que ce soit positif ou négatif. Ça permet

de faire une petite gymnastique de l'esprit. Et surtout on prend le temps d'être les uns avec les autres, sans se connaître. On réapprend à discuter et à partager quelque chose. Ça a quelque chose de beau de prendre soin de construire ses phrases et d'aller de plus en plus loin dans sa réflexion en choisissant ses mots pour expliquer à l'autre ce que l'on pense et ce que l'on aimerait lui faire comprendre.

C'est surtout bien de parler de sujets essentiels dont on ne parle plus comme la liberté, le bonheur. C'est être actif par l'esprit, puis plus tard par les actions.

C'est aussi aider chaque personne à se faire sa propre définition du sujet dont on parle et de ne plus prendre les définitions d'un sujet que ce soit d'actualité ou pas où qu'on l'ait lu quelque part. C'est vraiment se faire sa propre opinion sur le sujet sans passer par les opinions des autres.

Pour conclure, quel est ton lien avec Angoulême ?

B : J'ai fait mon lycée ici, donc ça fait longtemps, c'est une très belle ville, et c'est très agréable à vivre. Comme j'habite en centre-ville, je trouve que c'est génial de tout faire à pied. C'est une chose que j'avais perdu avec Paris car les trajets se faisaient plutôt en métro et RER, ce qui était moins sympathique.





Emma



**« CE QU'IL FAUDRAIT QUE LES
GENS COMPRENNENT, C'EST QUE
SI TU CROIS EN LA JEUNESSE,
LA JEUNESSE TE LE RENDRA
EN FAIT, C'EST TOUT À FAIT
LOGIQUE »**

E : Je suis actuellement en première année à l'École des Métiers du Cinéma d'Animation (EMCA). Avant j'ai fait un bac pro costumière réalisatrice à Cannes.

J'avais choisi un BAC pro parce que je n'étais pas excellente à l'école et au collège. Je dessinais tout le temps, j'écrivais énormément, je faisais des petits films. J'étais extrêmement curieuse et déjà dans cette optique de création. J'ai passé beaucoup de temps avec l'assistante sociale qui m'a aidée dans mon orientation. Ce qui m'intéressait c'était les costumes historiques, les costumes d'époques. J'aimais créer et dessiner des costumes et c'est le premier truc où les gens me disaient que je faisais quelque chose de bien, donc ça m'a beaucoup encouragé à continuer. Pendant ce Bac pro j'ai appris la couture, l'histoire du costume, l'histoire de l'art (quand même, rires) et j'ai aussi appris à vivre dans un monde assez particulier qui est celui de la mode, et celui de Cannes, qui est très dans le paraître. En fait je rêvais de partir de ce lycée, j'en pouvais plus, je détestais ce monde, c'était horrible. C'est aussi cela qui faisait que j'ai moins aimé la couture, c'était ce monde qu'il y avait autour. Et du coup ça m'a appris à me défendre de toutes ces choses-là, à faire plus attention à des gens qui pourraient avoir de mauvaises intentions, à ne pas me laisser faire et à être moins crédule.

Par contre j'ai fait un stage chez une corsetière, et c'était génialissime. Malheureusement elle souffrait beaucoup de sa situation. Elle était extrêmement douée mais elle n'avait pas la place qu'elle méritait tout simplement parce qu'elle n'avait pas les bons moyens de communication. J'étais incapable, je ne me sentais pas légitime à l'époque pour lui donner des conseils, mais je voyais qu'il y avait un problème malgré mon manque d'expérience. Elle se renfermait sur son savoir-faire et gardait des prix exorbitants, ne fidélisait pas la clientèle. Elle me faisait un peu de la peine mais elle m'a beaucoup appris et je pense que si j'avais continué dans la couture j'aurais fait lingerie corsetterie et costumière à côté, c'est vraiment un métier fabuleux.

Mais ensuite j'ai fait un stage au musée Grévin, où il y a les fameuses statues de cire. Il y avait aussi des costumières là-bas. Elles y travaillaient

depuis des années et pas forcément bien payées. C'est là que je me suis dit « non, je ne peux pas rester dans un atelier toute la journée à faire de la couture, je ne veux vraiment pas faire ça de ma vie »...

Bien que j'adore les milieux du théâtre, du spectacle, l'histoire du costume et l'histoire tout court, j'ai réalisé qu'il fallait que je parte. J'ai alors fait une prépa d'arts plastiques à Nice et c'est à grâce à ça que j'ai réalisé que je pouvais faire du cinéma d'animation. Avant cela me paraissait tellement inaccessible que je n'aurais jamais osé y penser. Pour faire du cinéma d'animation il me fallait un DMA (Diplôme des Métiers d'Arts) et pour y accéder j'ai fait une MANAA à Paris en un an.

Peux-tu expliquer ce qu'est une MANAA ?

E : C'est une Mise à Niveau Arts Appliqués. D'ailleurs la MANAA a malheureusement disparu cette année en France. C'étaient pourtant des études extraordinaires qui mériteraient d'exister encore. C'était une année diversifiée et très dense. Comme c'était une prépa on travaillait énormément en très peu de temps. Ça touchait à tous les métiers du design et donc ça ouvrait à tous les BTS, tous les DMA, que ce soit dans l'architecture, la mode... Mais ils ont supprimé ça pour faire des BTS et des DMA en 3 ans. Ça veut dire que tu rentres directement dans ta filière, et moi je trouve ça grave car, personnellement, je ne savais pas si je voulais faire du cinéma d'animation ou de l'illustration et j'ai adoré pouvoir tester tout ce qu'il y avait. C'est comme ça que je me suis orientée, en faisant de tout. Suite à ça j'ai préparé un DMA à Marseille ce qui m'a pris deux ans de plus, c'était trop bien. Puis je suis arrivée à l'EMCA d'Angoulême l'année dernière.

Il y a 2 ans il y a une fille qui m'a proposé de faire un projet avec elle, elle faisait le montage et moi l'animation mais je n'ai pas aimé son montage donc j'ai fait mon truc à moi. Ce projet a été remarqué par la directrice marketing de la galerie Lafayette de Cannes. Elle a voulu que je fasse la même chose pour le Cannes shopping festival. C'était une animation à l'encre de Chine et ça a été la première fois que mon travail a été vu publiquement. Cette directrice m'a conseillée de devenir autoentrepreneur. C'est vrai que ça m'a toujours intéressé l'entrepreneuriat. Je me suis lancée dans le statut d'autoentrepreneur et ça m'a beaucoup apporté, j'ai

fait des conférences, le salon de l'entrepreneur et pendant une année et demie j'ai vraiment été à fond dedans. J'étais à moitié à l'école et à moitié en dehors. J'adore mes études mais j'avais besoin d'aller chercher des choses ailleurs, apprendre des gens et apprendre par moi-même.

Tu as toujours fait ça, alterner école et monde professionnel ?

E : Oui, c'est grâce au Bac pro car ça m'a mis à l'aise avec le monde professionnel ; je n'ai jamais eu trop de difficultés à aller voir les gens, à chercher des stages.

Tu as beaucoup voyagé, Cannes, Paris, Marseille, Angoulême... Qu'est-ce que tu as trouvé dans toutes ces villes comme engagement à part ton engagement artistique ?

E : C'est à Angoulême que j'ai eu l'opportunité de m'engager dans autre chose que mon école. Avant mes activités extrascolaires c'était du kung-fu, du violon, enfin des activités très personnelles. Il n'y avait pas de structures associatives, ou de grosses communautés de jeunes – et moins jeunes. Parce qu'il n'y a pas que des jeunes qui font des trucs et c'est ça qui est extraordinaire. Après Paris et Marseille c'était très différent et incomparable. A Marseille c'est très éclectique, les personnes viennent d'horizons très différents. Le contact me paraissait beaucoup plus facile à Marseille.

Est-ce que tu peux parler de tes expériences d'engagement sur Angoulême ?

E : Quand je suis arrivée à Angoulême je voulais trouver un travail à l'année pour financer mes études. Je paie accessoirement 20 000€ pour faire mon école, donc je me suis endettée. Ma mère et mon entourage ont beaucoup flippé. Je me suis dit alors pourquoi ne pas faire un service civique ? Cela aurait pu être une bonne idée ... mais c'est tombé sur Courant3D. J'ai appris ce que j'avais à apprendre mais je ne suis restée que quatre mois parce que je sentais que je ne devais pas rester plus longtemps. J'ai compris comment certaines personnes fonctionnaient, appris à analyser, capté certaines erreurs beaucoup plus vite. Ça m'a permis de découvrir le milieu associatif et c'est comme ça que je me suis sentie capable de devenir présidente de l'association d'étudiants Cam-

pus Image d'Angoulême (CIA). J'ai toujours été déléguée de classe depuis le collège, pas au lycée parce que je n'étais pas épanouie, mais après en DMA et MANA je l'étais. Cette année je le suis aussi et finalement pour moi le CIA c'est logique.

Pourquoi logique ?

E : Parce que c'est quelque chose que j'aime, c'est viscéral, j'adore m'occuper de trucs comme ça. Je ne saurais même pas t'expliquer pourquoi. J'aime être dans la gestion de projets, aider les autres, défendre des causes, des gens, des choses comme ça. Donc le CIA m'a permis de faire des projets, des trucs que je n'aurais pas pu faire sans cette association et puis aussi de me tester moi-même tout simplement, de savoir si j'étais capable de gérer une équipe, gérer des plannings...

Aussi, quand j'ai organisé les 24h de la création je ne l'ai pas forcément fait pour les autres mais surtout pour moi, pour apprendre. Déjà parce que j'adorais l'événement et que j'aurais trop voulu en faire plus souvent mais ce n'était pas trop possible ; du coup je me suis dit « tant pis je vais le faire moi-même ». Et en plus ça m'a permis de faire plein de trucs : rechercher des sponsors, monter des dossiers, gérer une équipe de 11 personnes. C'était assez compliqué parce que c'était des étudiants, ils ne sont pas là tout le temps, ils ne sont pas motivés de la même façon, il fallait vraiment s'accorder sur tous ces points. Et bien sûr comme c'était ma première année, j'ai fait plein d'erreurs... parfois c'était épique. Grâce au CIA j'ai rencontré des gens comme toi et beaucoup d'autres et c'est assez rare, ça fait du bien de rencontrer des gens qui sont ouverts, qui aiment la vie, qui aiment les gens...

J'hésite encore, mais peut-être que je vais passer le concours d'entrée à La Poudrière l'année prochaine, et donc ne faire que 2 ans à l'EMCA. A la base je devais faire 3 ans ou plus si je trouvais un truc ici. Mais moi qui ai toujours été d'humeur voyageuse, à me dire « je ne me pose nulle part » je profite et je m'en vais etc... et bien là, je n'ai pas envie de partir d'Angoulême... J'ai envie de faire mes cours par correspondance. Maintenant je comprends vraiment beaucoup d'amis à moi qui veulent rester dans cette ville. Il y a vraiment un microcosme de gens adorables ici, c'est comme une grande famille. Avant je ne les comprenais pas, je pensais qu'ils n'allaient rien voir de leur vie dans ce trou. Mais je pense toujours

qu'il faut bouger, partir... pour mieux revenir, parce qu'à force de voir tout le temps les mêmes personnes... Il faut reprendre un souffle d'air frais ! Je trouve que c'est assez incroyable ce qui se passe Angoulême par rapport à toutes ces villes qui émergent comme ça, je trouve que c'est un bon début.

Ça dépend dans quel milieu on se situe aussi ?

E : Oui complètement. Nous, ça bouge tellement qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer mais c'est vrai que des gens qui ne sont ni étudiants ni dans le milieu artistique, j'en ai croisé aussi et c'est vrai qu'ils s'embêtent beaucoup plus et ils n'aiment pas forcément cette ville. C'est pour ça qu'on pourrait étendre ça à d'autres publics, parce qu'on dit qu'on est dans un milieu culturel assez ouvert alors qu'en fait on est très fermés sur nous même, dans notre petite famille. On pourrait essayer d'ouvrir nos activités à des gens extérieurs, pour se mélanger un peu plus, pour qu'eux comprennent ce qu'on fait, pour que nous puissions nous ouvrir aussi. Ce que j'aimais beaucoup à Marseille et à Paris, c'est qu'on croisait tout le temps des personnes différentes. A Marseille les soirées étaient aussi improbables, il se passait toujours des choses auxquelles on ne s'attendait pas.

En étant présidente du CIA, c'est un peu la démarche que tu essaies d'avoir j'imagine à travers quelques projets notamment avec le vide grenier que tu as organisé ?

E : Le vide grenier n'était pas un de nos meilleurs événements. Il n'y a pas eu grand monde et c'était plus un dernier événement de l'année, pour clôturer, avec un DJ qui était dans l'herbe, un projet tranquille. Sinon on a fait pas mal de choses cette année, notamment deux spectacles du CIA dont un à L'ENJMIN et un au Lisa.

Enfinement ton aventure à toi, c'est les projets ?

E : C'est beaucoup plus large que ça, quand je parle de projets c'est la rencontre avec des nouvelles personnes, la rencontre avec énormément de champs de compétences que tu ne connaissais pas mais que tu peux apprendre à maîtriser. C'est aussi la rencontre avec soi-même, c'est aussi toi confronté à la réalité. Monter un projet, c'est aussi se dire

« je ne sais pas si ça va être bon mais j'y vais quand même ». Le truc cool avec cette aventure c'est de voir toutes ces choses, d'apprendre en permanence. J'ai été constamment pleine de paranoïa, de barrières et de frustrations avant de parvenir à exprimer mes envies dans ma scolarité. Ce que j'adore, c'est toujours trouver un moyen pour y arriver, pour réaliser un projet.

Quel est ton lien avec Angoulême ?

E : Mon lien avec Angoulême a commencé à l'occasion d'un stage chez Miyu Production. Je me suis éclatée. Je travaillais avec un réalisateur et le fait que ce soit très naturel ici, moi qui venait des grandes villes et qui aimait la campagne à la base, je me suis extrêmement, réellement, bien sentie. Même avant d'être à l'EMCA, je désirais vraiment être prise dans cette école. Je ne sais pas trop pourquoi mais je trouvais ça logique, je devais être là. On se sent en sécurité, moi j'ai l'impression que c'est bienveillant, et puis au travers de nos parcours personnels en tout cas des projets que j'ai pu faire, il n'y a quasiment personne qui est venu en travers de mon chemin en me disant « non tu n'y arriveras pas, tu es nulle » ou alors « on n'a pas envie que tu le fasses ». Tout le monde m'a encouragée, que ça soit la mairie, l'école, n'importe qui. Ça fait très plaisir et ça donne envie de refaire d'autres trucs, de s'engager tu sais. C'est un effet boule de neige et c'est ce qu'il faudrait que les gens comprennent, c'est que si tu crois en la jeunesse, la jeunesse te le rendra en fait, c'est tout à fait logique.

Est-ce que cela pourrait être la phrase d'accroche de notre interview ? (rires)

E : La jeunesse me tient beaucoup à cœur. L'enfant c'est la racine de notre société, et aujourd'hui je trouve que pour les enfants, c'est compliqué, notamment le système de l'éducation nationale... C'est un questionnement qui m'intéresse énormément et je trouve super cool ce que fait votre Collectif. Le fait de donner une vraie confiance, le fait de donner des petites clés, ça forge des personnes qui croient beaucoup plus en elles et aussi aux autres. C'est très cool de faire votre recueil de témoignages, pour que les jeunes voient qu'il y a d'autres jeunes, pareils ou différents, pour que ça soit une sorte de grande émulsion.



*Camille
Anne-Laure*



AVANT JE NE ME DISAIS PAS FÉMINISTE, MAIS JE TROUVE QUE LE ROLLER C'EST UNE SUPER FAÇON DE L'ÊTRE.... CE QUI EST BIEN C'EST QUE CE N'EST PAS POLITIQUE PARCE QU'ON BRANDIT DES DRAPEAUX « VIVE LES MEUFS », C'EST POLITIQUE PAR L'ACTE MÊME...

C : Je m'appelle Camille et je suis étudiante au Créadoc en master 1, c'est une école de documentaire sonore. Je suis à Angoulême depuis cette année. Je fais du roller derby. J'ai commencé cette année suite à un documentaire que j'ai réalisé sur l'équipe de roller derby d'Angoulême.

A-L : Et moi je m'appelle Anne-Laure. L'âge on s'en fiche... Je suis sur Angoulême. Je change souvent de travail. Je suis dans le milieu administratif. Ça fait cinq ans que je fais du roller derby et j'ai intégré la présidence cette année. L'année dernière j'étais secrétaire de l'association de roller. J'ai découvert le roller derby grâce à mon frère, qui arbitrait les Paris Roller Girls, une équipe féminine de Paris et puis il m'a offert des goodies et je m'y suis intéressée. J'ai passé au moins une année à aller voir des matchs assez régulièrement, puis un jour je me suis dit « pour quoi pas moi ? » et je me suis lancée.

C'est étonnant ça ne me paraît pas très visible le roller derby.

A-L : Au début tu regardes un match c'est sûr que tu ne comprends pas grand-chose. Après on t'explique. Moi j'ai posé pas mal de questions à mon frère. Comme il arbitrait il connaissait bien. En plus c'est marrant parce que le roller derby en général on dit que c'est un sport qui fait peur. Je pense que c'est pour ça que j'ai pris le temps d'observer, parce que oui, au début, j'étais plutôt admirative.

C : Moi j'avais regardé Bliss * (rires) et j'étais à Montréal. Je faisais du patin à roues alignées. Enfin j'essayais d'apprendre. Je suis allée voir les filles à Montréal qui jouaient et j'ai tourné très longtemps autour du pot. Je ne pratiquais pas...puis j'ai voulu faire un documentaire. C'était plus la culture et l'univers aussi qui m'attiraient. Je pense que c'était un sport qui m'intriguait. Je voulais parler de féminité, de rapport au corps dans mon documentaire et je ne savais pas concrètement comment en parler autrement. J'avais des idées puis j'ai vu qu'il y avait du roller derby à Angoulême. Ça incarnait bien, je pense, des questions et des ressentis que j'avais autour de ça. Du fait qu'il y avait plusieurs façons d'être féminine, d'être une femme, d'avoir un rapport au corps différent quand tu fais du sport.

**Bliss est une comédie réalisée en 2009 par l'actrice Drew Barrymore qui raconte les aventures d'une adolescente texane qui, lassée des concours de beauté, décide de rejoindre une équipe féminine de roller derby.*

D'où vient le roller derby ?

A l'origine c'est un groupe de femmes qui s'est approprié et a réadapté un sport de vitesse qui existait déjà et qui est devenu un sport de contact. Elles ont ajouté des règles pour que ça devienne finalement un vrai sport. Ça jouait vraiment sur l'aspect spectacle, avec des filles qui se donnaient des coups. Le roller derby est désormais un sport international avec des ligues partout dans le monde et à prédominance féminine.

Anne-Laure, tu es devenue présidente de l'asso cette année, comment ça se passe ?

A-L : La présidence, ce n'est pas quelque chose que j'envisionnais. Mais je suis tellement passionnée par le roller que je me suis dit « bon je me lance pour aider l'association ». Au début j'avais vraiment peur d'endosser ce genre de responsabilités, je voulais bien être secrétaire parce que c'est quelque chose que je connaissais... mais il se trouve que l'année dernière, notre ancienne présidente est partie, donc il fallait un nouveau président. Comme à long terme j'ai pour projet de rester à Angoulême, c'est mieux d'avoir à la présidence quelqu'un de stable. Je ne sais pas ce qu'il va se passer par la suite mais peut-être que je n'aurais plus envie de faire du roller derby mais que je pourrais rester à la présidence parce que je serai toujours attirée par le sport, par le club...

Vous êtes beaucoup à gérer l'équipe ?

A-L : On est en autogestion et c'est donc complètement géré par les joueuses pour les joueuses. Il y a six membres au bureau et 7 membres au CA. Après tu as des joueurs bénévoles aussi qui arbitrent, selon différents pôles. C'est un engagement volontaire, pour aider l'association.

Est-ce que l'école vous a guidé dans votre orientation sportive ?

A-L : L'école m'a dégoûté du sport, ce n'est pas elle qui m'a donné envie de pratiquer. Au contraire, c'est quand j'ai découvert le roller derby que ça m'a redonné goût au sport. Les sports proposés ne me parlaient pas.

C : Clairement je ne me suis pas sentie légitime à faire du sport. Surtout des sports de contact. Si tu n'arrives pas à t'identifier dans les sports pro-

posés à l'école, tu ne sais pas trop vers quel autre sport t'orienter. Je ne sais pas si c'est tellement la faute de l'école et en même temps heureusement qu'elle était là sinon je n'aurais jamais fait de sport du tout. Avant ça, au collège jamais je n'aurais fait du sport !

A-L : Si les élèves n'avaient pas autant de jugement... C'était ultra compliqué dans les vestiaires pour se changer quand on était plus jeune, tout le monde se regardait et se critiquait. Au derby c'est de la bienveillance, tu n'as pas ce jugement. Moi ça m'a beaucoup plus aidé à m'accepter que l'école.

C : Au-delà du sport, je pense qu'à l'école la représentation des genres n'est pas très questionnée, en tout cas sur mon sujet c'est aussi ce que je cherche. Clairement, dans les équipes féminines d'autres sports y a ce truc de devoir être « belles et propres en dehors du sport ». En lisant la thèse d'une amie, j'ai appris que les joueuses de basket devaient être bien habillées, en tailleurs quand elles n'étaient pas en match, que des trucs comme ça.

A-L : Il y a même ce genre de choses pour l'homosexualité. Les personnes ne peuvent pas l'affirmer tant qu'elles sont en contrat avec une équipe ; elles ne peuvent en parler qu'après et encore.

C : La politique des genres est particulière au derby. Tu peux choisir de jouer dans une équipe masculine ou féminine quel que soit ton sexe de naissance.

A-L : Ce n'est pas non plus « je suis une fille, mais je veux jouer comme un mec » non, c'est une question d'identité. « Je me sens homme, je préfère jouer avec les hommes ».

Avec le derby tu peux être vraiment toi. Le fait qu'il n'y ait pas de codes, ne serait-ce que des codes vestimentaires. Les filles peuvent jouer en collants, en bas résille... il n'y a rien qui leur interdit ça. Après c'est plus délicat pour les piercings tout ça, pour des questions de sécurité.

C : Ce que je trouve chouette c'est que c'est un espace de liberté vraiment unique. Tu n'es pas en train d'imiter les mecs, ni de devoir te comporter comme une meuf. Ce n'est pas dans la représentation d'une masculinité ou d'une féminité. Je trouve ça marrant moi, ça chante Céline Dion dans les couloirs... Ce n'est pas parce que c'est un sport de combat qu'on essaie de faire les mecs. Ça sort vraiment de ces clivages-là.

Vous restez sur Angoulême, pourquoi pas ailleurs ?

A-L : Angoulême c'est une belle ville, mais elle est surtout étudiante. Par rapport au niveau de l'équipe, il n'y aura pas de niveau très élevé parce qu'il y a énormément de changements dans l'équipe, former de nouvelles personnes qui partent etc. Il y a un petit noyau qui va rester mais voilà ça change beaucoup. J'avais le choix avec Bordeaux. Je métais dit que Bordeaux allait être trop compliqué avec le périph... Quand je suis arrivée dans l'équipe j'ai tissé des liens super rapidement et puis ensuite c'était fait quoi ! C'était compliqué après de se dire « je vais quitter cette équipe ». Je n'ai pas pour le moment de frustration de niveau, mais à un moment je pensais partir pour l'équipe de Mérignac, qui joue en élite.

Est-ce qu'on peut dire que le roller-derby féminin est une forme d'engagement ?

A-L : Je ne me sentais pas du tout engagée avant mais le roller derby je pense que ça a réveillé tout ça, pour soutenir les belles valeurs de ce sport.

C : Complètement ! Avant je ne me disais pas féministe, mais je trouve que le roller c'est une super façon de l'être. En plus, derrière ça, j'ai compris beaucoup ce que cela impliquait, comme les questions LGBT. C'est politique pour moi. Ce qui est bien c'est que ce n'est pas politique parce qu'on brandit des drapeaux « vive les meufs, » c'est politique par l'acte même...

A-L : J'ai vu que certaines ligue étaient uniquement féminines, pour conserver des équipes non-mixtes. C'était pour faire un espace non-binaire féminin qui change des codes classiques, normaux. Un endroit en fait où tu fais du sport, juste entre filles, pour garder ce petit espace.

C : Juste pour préciser, Angoulême est un club mixte. Quand tu fais volontairement une équipe non-mixte c'est encore plus politisé.

A-L : Le but c'est d'ouvrir la voie... Mais je pense que les garçons qui viennent sont déjà sensibilisés, ils sont ouverts, je pense qu'ils sont aussi un peu féministes, tolérants... C'est une sorte de sélection naturelle qui se fait. Si t'es un gros macho tu ne resteras pas dans l'équipe, ça ne va pas le faire, je pense qu'on te virerait ou tu partirais de toi-même (rires).



Kathrine



**J'AIME LA VILLE D'ANGOULÊME
PARCE QU'ELLE EST À TAILLE
HUMAINE ET POUR L'INSTANT
J'AIME BIEN Y VIVRE.**

Je m'appelle Kathrine, j'ai 27 ans.

Je suis née à Athènes en Grèce. Je suis arrivée à Angoulême il y a 3 ans, j'ai fait des études d'art numérique à Corfou (Grèce) pendant 5 ans. Quand j'ai eu mon diplôme, j'ai voulu faire mes études supérieures en France. Je voulais étudier l'animation et j'ai trouvé l'EMCA (Ecole des Métiers du Cinéma d'Animation). Mon but était d'intégrer cette école. Pendant la dernière année de mes études en Grèce, mon projet d'étude était un film court d'animation donc je me disais que je pouvais le présenter à l'EMCA pour tenter le concours d'entrée. Sauf que le processus de création de ce film était difficile alors j'ai décidé que l'animation n'était pas pour moi. Finalement c'est l'image fixe qui m'a gagné. Je me suis donc dirigée vers l'EESI (École européenne supérieure de l'image) et j'ai pris un risque en me disant que je ferai de la BD pour ne pas rien faire.

Tu avais déjà fait de la BD avant ?

K : Non pas vraiment, parce qu'on avait un professeur qui nous apprenait les dogmes de la bande dessinée c'est à dire : ce que c'est une image et ce que c'est la composition de l'image. J'ai quand même appris des choses avec lui mais rien de très précis sur la bande dessinée. J'ai vraiment découvert la bande dessinée quand je suis arrivé à Angoulême. On m'a souvent dit que l'Ecole Européenne Supérieure de l'Image (EESI) était trop académique, mais ça m'a permis de combler tout ce qui me manquait culturellement au niveau de la bande dessinée dans mes études précédentes. Car en Grèce, on achète les bandes dessinées au kiosque, car la bande dessinée, c'est surtout des strips (succession d'histoires de bande-dessinée), les journaux de Picsou, etc...

Comment as-tu choisi Angoulême ?

K : J'ai choisi Angoulême parce que ça me permettait d'être à côté de l'EMCA si jamais je changeais d'avis. Je me souviens la première image que j'ai vu de la ville c'était la statue de Corto Maltese, alors je pensais que c'était au bord de la mer. J'étais un peu déçue que ce ne soit pas ça mais quand j'ai découvert le musée de la BD, j'ai été séduite....

Qu'est ce qui te plaît dans cette ville ?

K : Le fait qu'il y ait une communauté visuelle, c'est un système de soutien et de réseau professionnel à la fois. J'aime la ville d'Angoulême parce qu'elle est à taille humaine et pour l'instant j'aime bien y vivre.

Pourquoi as-tu choisi ce lieu pour te faire prendre en photo ?

K : Parce que c'est à côté de la Maison des auteurs, qui est un symbole qui signifie la valorisation des travaux des auteurs. A mon arrivée, je voyais beaucoup d'artistes que j'admirais dans ce lieu et j'ai eu envie de faire pareil, maintenant que je suis résidente ici ça me donne envie de faire ma première BD.



Pierre



**SI JE VAIS À UNE SOIRÉE ET QUE
JE SUIS JUSTE LÀ À PROFITER,
ÇA NE M'EMBALLE PAS PLUS
QUE ÇA. IL FAUT QUE JE SOIS UN
MINIMUM ACTEUR.**

Je m'appelle Pierre, j'ai 16 ans, je suis en terminale Economique et Sociale au lycée St Marthe de Chavagnes, j'habite et je grandis depuis toujours à Mouthiers. Je suis charentais de cœur depuis que je suis né, et j'ai vraiment commencé à découvrir Angoulême depuis 7-8 ans quand je suis entré au collège. J'avais sauté la classe de CM2 parce que j'étais un enfant intellectuellement précoce. Je suis passé en 6ème directement, ça n'est pas toujours facile.

Est-ce que tu pratiques une activité, un sport, un loisir ?

P : Depuis un an je fais principalement du théâtre à l'AELSA studio du côté de Marguerite de Valois et j'adore ça. Je suis également membre du collectif 100% jeune depuis 9 mois.

Qu'est-ce que c'est le collectif 100% jeune ?

P : Le collectif 100% jeune je dirais que c'est un regroupement de jeunes qui essaient de mettre en place des actions faites par et pour les jeunes. On a plusieurs projets notamment le recueil 100% jeune à Angoulême et la création d'une Assemblée Libre des Jeunes en partenariat avec d'autres structures. J'ai découvert ce Collectif avec leur compte twitter parce qu'il m'avait mentionné dans un tweet.

Ah oui ? Peux-tu expliquer ?

P : En fait je suis passionné par les transports en commun. Avec un ami j'ai créé un compte pour regrouper toutes les informations sur tous les transports en commun de la Charente (déviations, infos trafics, nouveautés). Le Collectif 100% jeune avait notifié ce compte-là pour se rendre à un événement et avait proposé une solution en bus. Du coup je suis allé voir d'un peu plus près leur compte twitter pour voir tout ce qu'il faisait.

Tu as commencé à faire du théâtre il y a quelques temps ?

P : En réalité j'en faisais au collège depuis la 6ème parce que j'avais des amis qui s'y étaient inscrits et aussi parce que j'ai toujours aimé faire l'imbécile (rires), jouer la comédie ...

Au lycée l'option n'existait plus et c'est en allant voir un spectacle d'une amie qui était à l'AELSA studio que je me suis dit que c'était cool, que

j'avais envie de faire ça. C'est du théâtre d'improvisation. En cours on s'entraîne et après pour les représentations il y a une base écrite que l'on peut adapter nous même pour le rendre un petit peu plus vivant, pour que ça corresponde plus à notre manière de jouer.

Et tu disais tout à l'heure que tu étais passionné de transports en commun, est ce que tu peux nous en dire plus sur cette passion ?

P : Ça a commencé en 6ème aussi quand je suis arrivé sur Angoulême. J'ai découvert les réseaux de bus en arrivant au collège et je me suis intéressé à leur fonctionnement. Je me suis posé des questions : comment est-ce que ça marche ? Qu'est-ce qu'il y a derrière ? Comment est-ce qu'on peut organiser tout ça, des centaines de bus qui tournent chaque jour ? Comment on peut entrer en contact avec des clients, des gens que l'on ne voit pas forcément, pas régulièrement ? Ce type de contact doit être extrêmement organisé et c'est cela qui m'a passionné. Au début je ne m'intéressais qu'aux bus d'ici et après j'ai élargi mes intérêts, je me suis passionné pour les autres transports en commun, le tramway, le bateau, le train et sur d'autres réseaux.

Comment as-tu alimenté ta curiosité ?

P : Au tout début j'ai été à la rencontre des conducteurs pour parler de leur métier. J'avais 10 ans et je me suis retrouvé tout content avec des petites reliques que les conducteurs utilisaient. Ensuite j'ai fait mon stage découverte de 3ème à la STGA. Là j'ai réalisé que c'est l'organisation derrière qui me passionnait le plus. Depuis je vais régulièrement dans des événements, j'ai rencontré plusieurs personnes de la STGA et depuis août 2017 je suis client ambassadeur de la STGA.

Ça veut dire quoi ?

P : Ça veut dire qu'on représente la STGA sur le terrain. On fait remonter des observations, des choses qui ne vont pas, on donne notre avis ... Ce n'est pas une activité quotidienne et c'est complètement bénévole. De temps en temps on fait remonter nos observations sur un groupe Facebook ou en réunion.

Est-ce que ça te donne envie de faire plus ?

P : Depuis la 6ème et que j'ai cette passion et ça serait sympathique d'allier ma passion avec un métier plus tard. Du coup je suis en train de m'orienter vers un DUT gestion logistique des transports pour l'année prochaine, en espérant devenir logisticien ou un métier qui s'en rapproche. Je t'ai dit logisticien mais j'aurais plutôt dit toute la logistique du matériel mais aussi des employés et des usagers, parce que c'est ça qui m'intéresse le plus dans la partie organisation des transports en commun.

Est-ce que tu pourrais me définir ton lien avec la ville d'Angoulême depuis ton arrivée ici ?

P : Ma passion m'a donné l'occasion de me balader et je trouve qu'Angoulême est une belle ville. J'aime beaucoup le quartier du musée, son petit square avec les 2-3 rues aux alentours, toutes les petites rues où il y a les bars, la place de l'hôtel de ville. Après il y a les quartiers plus récents comme le quartier de la gare et de l'Alpha. L'Alpha au début j'étais un peu sceptique mais maintenant je trouve que ça a un côté moderne et très sympathique qui dynamise un futur quartier important d'Angoulême, un futur quartier d'affaires... je trouve qu'ils ont fait un truc bien.

Tu as besoin de te sentir utile ?

P : Oui je pense que j'ai besoin de ce sentiment d'utilité, de me dire que je suis utile (rires). Cela m'a permis de faire pas mal de rencontres avec des personnes qui avaient les mêmes centres d'intérêt que moi. Je suis aussi curieux, j'aime bien aller chercher dans l'envers du décor. C'est pour ça que j'aime bien le théâtre ; savoir ce qu'il se passe derrière le décor ça rend pour moi intéressante toute cette partie organisation, logistique qu'il peut y avoir, pareil au théâtre. Cette envie de savoir comment ça se passe derrière est liée encore une fois au théâtre mais aussi dans mon engagement associatif, l'envie de participer. Si je vais à une soirée et que je suis juste là à profiter, ça ne m'emballe pas plus que ça. Il faut que je sois un minimum acteur.

C'est à partir de la terminale que tu as commencé à avoir cette place dans l'animation ?

P : Avec le collectif 100% jeune oui, parce que je l'ai découvert il y a à peine un peu plus d'un an. Mais ça fait bien 4-5 ans que je m'investis dans la vie associative de mon village chaque année et de manière régulière. Ensuite sur des actions caritatives, comme par exemple le Téléthon, ça doit faire 5-6 ans et je le fais tous les ans, juste pour aider.



Marie et Quentin



**« ANGOULÊME, C'EST UNE VILLE
QUI NOUS AIME.... ET NOUS
AUSSI ON L'AIME ».**

Q : Bonjour, moi c'est Quentin, j'ai 22 ans. Avant d'être à Angoulême j'étais en région parisienne en Essonne, dans la petite ville de Dourdan. J'ai hésité longtemps entre le dessin et le cinéma parce que j'aimais bien les deux. Ça a complètement changé quand je suis arrivé en BTS au LISA (Lycée de l'Image et du Son d'Angoulême) car je n'étais qu'avec des gens qui aimaient ça, du coup je ne regrette pas ma formation audiovisuelle.

Donc tu viens de la banlieue parisienne, tu cherchais une formation dans l'audiovisuel et tu as été pris à Angoulême ?

Q : Il y avait plusieurs choix de formations mais elles étaient payantes. En BTS c'est publique alors mis à part les frais d'inscription, c'est pratiquement gratuit. L'option image m'intéressait plus que le montage ou que le son. Je ne voulais pas être spécialement technicien vidéo ou chef opérateur mais j'ai trouvé ça intéressant d'y aller quand même.

Est-ce que tu peux me définir justement ce que c'est ton métier ?

Q : Mon métier aujourd'hui c'est régisseur lumière : il faut gérer des ambiances lumière pour des pièces ou des concerts et pendant le spectacle il faut les mettre au bon moment. Ce n'est pas spécialement ce qu'on a appris en BTS mais sur Angoulême et les alentours il y a très peu de tournages. Il y a quand même beaucoup de choses niveau culturel, c'est assez vivant : des salles de spectacles, de concerts, de théâtre etc... Si on veut rester dans le coin pour trouver du boulot on est plus amené à faire du spectacle vivant ou de l'événementiel que du cinéma.

Parlez-moi de votre projet de websérie « Les Madlord ». Comment ce projet a vu le jour ?

Q : Quand nous sommes arrivés en première année, Marie et moi on faisait du théâtre ensemble avec deux autres amis du BTS. A la fin de la seconde année on a arrêté parce qu'on devait passer notre BTS et ça faisait un peu trop de boulot ...

M : Et puis on trouvait pénible de n'avoir jamais de propositions pour jouer dans des films ou alors toujours pour jouer des personnages « lambdas ». Nous on avait envie de jouer autre chose. Alors on s'est dit

autant écrire nous-mêmes nos rôles.

Q : C'était surtout toi qui te plaignais de devoir jouer souvent des gentilles filles.

M : Oui, on me fait tout le temps jouer des personnages normaux et ça m'énervait parce que ce n'est pas ce que je sais le mieux faire. Je ne suis pas « normale » ! Ce n'est pas parce qu'on est normal dans la vie qu'on doit l'être aussi dans nos films.

Q : Du coup le pitch de notre série est parti de l'idée qu'on serait frère et sœur et qu'on serait tous les deux des tueurs fous. Il y avait une espèce d'intrigue qu'on voulait créer au début : chercher à avoir le RSA (parce qu'on savait qu'on allait être au chômage) mais bon on a vite laissé tomber (rires). Il y a d'ailleurs une petite référence dans l'épisode 1.

Q : Le projet a été possible parce qu'on s'entendait bien tous les deux

M : On aimait bien jouer ensemble. Après, c'était vraiment l'envie de jouer et de faire un projet en commun à la suite des études. On voulait rester sur Angoulême après notre BTS mais on savait aussi qu'on n'allait pas trouver du travail tout de suite. L'idée c'était donc aussi de garder la main et surtout de faire des choses qui pourraient nous plaire. L'idée de la série plutôt qu'un simple court métrage, c'est parce que Quentin est hyper ambitieux (rires). On est rapidement tombé d'accord sur ce format là parce qu'on avait plein de choses à raconter, on n'avait pas envie d'être frustrés, de s'arrêter.

Qu'elles ont été vos inspirations pour créer les Madlord ?

Q : Il y a une série française surtout, c'est « Les Revenants ». Surtout la saison une, où t'as ce côté où ils ne peuvent pas sortir de la ville. La différence avec notre série c'est que dans Les Revenants ils ne peuvent pas sortir, chez nous ils n'y pensent même pas. Pour eux il n'y a que cela qui existe.

M : On s'est pas mal inspiré de Game of Thrones aussi, pour la grande quantité de personnages.

On a des références communes, on aime bien le même cinéma mais on a aussi des goûts éloignés ; Quentin est plutôt branché mangas, dessins animés japonais et moi plutôt les films d'époque. On s'apporte mutuellement ces références.

Q : Le thème assez central, c'est l'isolation sociale des gens. C'est vraiment le centre de la série parce qu'on découvre La Ville, qui n'a pas d'autre nom, avec autour la forêt. Déjà on se pose la question dans la saison une : Comment les gens s'enferment dans leur vie sans arriver à en sortir alors qu'ils pourraient juste s'en aller. C'est un thème central qui sera plus développé dans la saison deux.

Est-ce que vous avez voulu monter une espèce de métaphore sur la ville d'Angoulême ?

M : Au contraire, on ne voulait pas qu'Angoulême soit assimilée à la ville de la série, on voulait éviter cet amalgame, ou cette comparaison. Bien sûr qu'il y a des références à Angoulême. Les gens nous disent qu'ils aiment bien regarder les Madlord parce qu'ils revisitent la ville. L'idée quand on a écrit la saison deux c'est de ne pas raconter la précédente. On construit les saisons comme si c'était la dernière à chaque fois.

Vous avez filmé avec quoi ?

M : Avec nos appareils photos personnels, pas nos téléphones. C'était des appareils qu'on avait achetés pour le BTS, pour faire nos projets de notre côté. Sisyphe Vidéo nous a aussi beaucoup aidé au niveau du matériel. Ils ont acheté des caméras au fur et à mesure et on expérimente pas mal leurs appareils sur les Madlord. C'est ce qui a fait un grand changement déjà entre la saison un et la saison deux. Pour les techniciens, c'est agréable d'avoir autant de matériel à disposition.

Q : On a même pu emprunter un peu de lumière. Après, on est quand même en rade de fric.

M : En fait sur la saison un, on a perdu de l'argent parce qu'on a mis de l'argent de notre poche. Et pour la saison deux, on a eu donc cette aide de Sisyphe qui n'est pas négligeable du tout. Et puis le CIJ (Centre Information Jeunesse) nous a accompagné pour obtenir une bourse JIGA auprès du GrandAngoulême. Il y a aussi le pot commun, toujours ouvert actuellement (rires). Ça nous aide beaucoup parce que l'argent qu'on a dépensé en saison un c'était pour nourrir les techniciens, sachant qu'on avait un technicien son qui venait de Montpellier, qui faisait les allers-retours pour venir tourner avec nous, et on ne lui a jamais payé l'aller-re-

tour. On a mis de notre poche mais nos techniciens ont aidé aussi, ils ont été engagés pour donner de leur temps, de leurs compétences et même financièrement, ils ont accepté de jouer le jeu.

Quel est votre lien avec la ville.

M : C'est se dire que quand on est rentré en BTS on est aussi rentré dans un réseau d'étudiants de l'image, ce qui fait qu'on a créé une petite communauté, et la ville est quand même agréable à vivre.

Q : J'ai l'impression, avec Sisyphe et tout, qu'on est en train de monter un vrai réseau de mini production. On n'a pas encore les structures qu'il faut, mais tu sens qu'il y a vraiment un coup.

Votre lien à Angoulême c'est la rencontre ?

M : L'amitié aussi, c'est le plus important ! (rires)

Q : Et l'amour !!

M : Si je n'avais pas eu d'amis sur Angoulême, je serai partie. C'est aussi d'avoir des projets communs qui motivent à rester, à développer tout ça. En fait tout ça c'est grâce à vous ! (rires)

M : C'est une ville qui accepte les tournages, les montages, qui est ouverte à ça et qui aime le cinéma. Il y a trois festivals de cinéma quand même dans la ville d'Angoulême. C'est une ville qui nous aime.

Q : et nous aussi on l'aime.



Safyé



Noura



**NOTRE VIDÉO NE
TRANSFORMERA PAS LE
MONDE, MAIS C'EST DÉJÀ UN
PAS EN AVANT, POUR QUE
PEUT-ÊTRE D'AUTRES
PERSONNES S'ENGAGENT
ET QU'IL Y AIT UN « EFFET
DOMINO ».**

S : Moi c'est Safyé. J'ai 18 ans, j'habite à Soyaux, j'étudie au LISA à Angoulême, et je suis en terminale S. Et c'est bientôt le bac, voilà le résumé de ma vie !

N : Je m'appelle Noura, je suis la sœur de Safyé et je suis en première Scientifique à Guez.

Actuellement vous participez à un projet, est-ce que vous pouvez nous en parler ?

S : C'est un film qui a été créé par l'initiative de Emma, mon amie, et moi-même, avec le soutien d'Imane qui est animatrice au FLEP de Soyaux et qui est toujours présente pour nous. C'est sur le thème du harcèlement de rue, c'était pour exprimer notre colère, parce qu'on n'en pouvait vraiment plus.

N : Le projet on m'a proposé d'y participer aussi, mais je n'ai jamais eu le temps, du coup je n'ai pas pu. Mais avec ma sœur on débattait tout le temps sur le sujet, elle me demandait des avis.

Comment vous avez dénoncé ça à travers la mise en scène ?

S : On a adopté une vue subjective, on se mettait vraiment dans le regard de l'harcéleur, en montrant son regard qui descend vers les fesses, vers la poitrine, en suivant son raisonnement et ses actes. C'est aussi un choix intéressant, parce que quand un garçon va regarder ça il va se sentir à la place d'un potentiel harceleur et comprendre d'autant plus notre colère. C'est une sorte de confrontation plus directe que si ça n'avait été qu'un plan avec un gars intégré dedans.

N : Safyé nous parlait souvent du projet à la maison. Elle nous demandait comment on pourrait faire en sorte que tout le monde puisse être concerné.

Pourquoi cette envie de parler de ce problème ?

S : Je dirais que c'est de l'indifférence par rapport à ces phénomènes-là justement, qui nous pousse à nous dire qu'il est vraiment temps d'agir. Initialement ce genre de choses n'aurait même pas dû exister. Le fait que ça perdure et qu'en plus on y ajoute de l'indifférence sociale, ça pousse encore plus à agir. Peut-être que la vidéo ne fera pas changer les choses

ou ne transformera pas le monde, mais c'est déjà un pas en avant, pour que peut-être d'autres personnes s'engagent et qu'il y ait un « effet domino ». C'est vraiment pour inspirer les autres aussi.

Est-ce que vous avez pu projeter le film en public en complément de la chaîne YouTube du FLEP ?

S : Oui pendant un événement avec plusieurs vidéos de jeunes à l'espace Franquin. Les gens ont apprécié, ils ont beaucoup aimé notre engagement, notre colère, qui apparemment a été assez ressentie.

Apparemment tu es engagée sur un autre projet ?

S : Mon groupe et moi, on a voulu créer un centre d'hébergement pour les SDF qui ne serait pas saisonnier, donc qui se prolongerait sur l'année. Au premier abord ça nous a paru un peu surréaliste parce que l'on n'avait pas les moyens financiers, donc on s'est dit pourquoi pas commencer par des maraudes. On a commencé à imaginer tout ce qui est transport, repérer des locaux pour stocker la nourriture. Ce serait la première phase du projet qui aboutirait sur le centre d'hébergement ensuite. On a prévu de se déclarer en association et tout ça.

Tu es actuellement en terminale S et après ça qu'est-ce que tu aimerais faire ?

S : Aller en fac de droit, à Poitiers ou à Bordeaux mais ce n'est pas encore sûr, selon là où je suis acceptée (rires). J'ai choisi le Droit parce que j'ai envie d'aider les autres, même si ça fait un peu « bateau » comme phrase. J'aimerais être juge d'instruction.

Tu parles du harcèlement sexuel, harcèlement de rue... Tu as déjà vécu quelque chose de similaire ?

S : Oui, d'ailleurs c'est parti de ça en fait, c'est ce qui a initié le projet.

Tu as pris goût à la réalisation de ce projet-vidéo ?

S : J'ai vraiment pris goût à la création, au travail d'équipe, c'est vraiment quelque chose qui m'a marqué. Ce n'était pas mal je trouvais d'être uni autour d'une même colère, de mêmes idées.

Si tu pars d'Angoulême quels sont les souvenirs de la ville que tu garderas ?

S : Je garderai sûrement en tête le paysage vu des remparts. Ça je pense que c'est la première chose. Et le vieil Angoulême c'est vraiment la partie que je préfère, les petites ruelles comme ça. J'aime beaucoup ce qui est rattaché à l'histoire. Savoir qu'il y a une histoire qui est ancrée dans les rues c'est inspirant.

Justement est-ce qu'il y a des figures historiques où des faits qui t'ont inspiré dans les projets que tu as réalisés ?

S : Il y a une avocate pakistanaise, Asma Jahangir, qui s'est battue pour les droits humains. Elle avait sauvé un enfant de la prison ou de la peine de mort d'ailleurs je ne sais plus, parce qu'il avait été accusé de blasphème. Elle s'est interposée entre des soldats et des civils. Ce dont je me rappelle, c'est qu'elle avait un parcours assez difficile semé d'embûches. Malgré les obstacles elle persiste et frappe toujours plus fort, et moi c'est vraiment une personne comme ça que je veux être, quand je vois des gens comme ça je me dis qu'il en faut plus.

Il y a aussi le film « Les Femmes du bus 678 ». Ça parle du harcèlement de rue en Egypte qui s'inspire d'un fait réel. C'est tendu en ce qui concerne la place des femmes dans la société. C'était sur l'apparition de la première plainte d'agression sexuelle dans la rue, l'indifférence des autorités dans un premier temps, puis sur l'apparition de lois qui n'ont pas servi à grand-chose ensuite. Ça montre aussi la pression culturelle autour des femmes, puisque même les lois n'ont pas pu servir à débloquent ça. On voit plusieurs points de vue, par exemple celui d'une femme voilée qui prenait le bus. Et les bledards ont une technique, ils prennent un citron et ils le mettent dans leur poche pour se frotter à la fille. Si la fille se retourne ils lui disent « eh ben non regarde ma sœur c'est le citron tu vois ». Au bout d'un moment elle ne voulait plus prendre le bus et un jour elle a été obligée. Un mec a essayé de se frotter et elle a pris une épingle de son voile pour lui planter dans les...

Elle allait juste voir un match avec son mari et à la sortie elle s'est retrouvée « emprisonnée » par une foule d'hommes qui la tripotaient. C'est

horrible. Quand elle est rentrée chez elle, ils en ont discuté. La femme disait « je ne me sens pas bien, faut que tu me soutiennes » et lui répondait « tu ne sais pas ce que moi ça me fait » etc. Elle voulait se séparer de lui, elle a créé une association égyptienne où elle apprend aux femmes à se défendre tu vois.

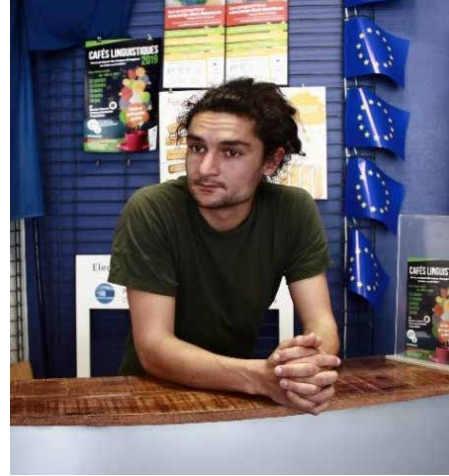
Elle voulait porter plainte mais sa famille ne voulait pas, la pression culturelle... Soutenue par son fiancé elle décide de persister et cela dure longtemps parce que ce n'est pas habituel ce genre d'affaires, c'est vraiment la première plainte, elle est passée à la tv etc...

Tu as l'air fasciné par ces femmes indépendantes, d'où cela te vient-il ? Tu te définirais comme une femme déterminée et indépendante ?

S : Je me vois comme une personne assez déterminée, assez engagée et assez indépendante. Mais je ne suis pas encore au stade que je voudrais atteindre, je pense que c'est encore un long cheminement, et je ferai tout pour y arriver. J'aimerais être, comment dire, une figure forte. Pas forcément quelqu'un de connu, mais même avec mes amies, inspirer d'autres personnes. J'aimerais que d'autres filles se disent qu'elles aimeraient être engagées, qu'elles se libèrent enfin ! Je pense que c'est possible d'être soi-même et je pense que je serai totalement moi-même quand je serai indépendante ; émancipée de la pression masculine.

Est-ce que ta sœur t'inspire ?

N : Au bout d'un moment le harcèlement de rue c'est devenu banal pour moi, parce que je suis à Guez de Balzac et que je suis plus proche du centre-ville. J'y passe tout le temps. Mais elle, elle était indignée, elle me disait « ce n'est pas normal que ça devienne banal, qu'on s'habitue à cette situation-là ». Elle m'a beaucoup inspirée c'est sûr, même son projet, son film etc, c'est hyper intéressant. J'aimerais être aussi engagée que ma sœur mais toute seule ça va être dur, il faudrait que j'essaie vraiment avec d'autres personnes.





Matthias



**J'AIME BIEN ANGOULÊME POUR
SON ÉNERGIE ARTISTIQUE.
IL Y A DES ÉCOLES ET DONC
UN RÉSEAU, DES RENCONTRES
AUSSI.**

Bonjour, je m'appelle Matthias et je travaille à Sisyph Vidéo.

On a entendu parlé de Sisyph vidéo à plusieurs reprises durant nos interviews. Peux-tu nous expliquer ce que c'est ?

M : C'est une association qui propose diverses activités dans le domaine de l'éducation à l'image, notamment la réalisation de vidéos et soutien aux initiatives d'habitants et d'associations dans le domaine de l'audiovisuel, des initiations techniques et théoriques, de la mise à disposition de matériel et des projections-débats et rencontres autour du documentaire.

Peux-tu nous raconter ton parcours, comment tu en es arrivé à t'occuper de cette association ?

M : Mon parcours scolaire a été chaotique. Vers la première terminale, j'étais un peu dérouté par le cursus scolaire. Je ne savais pas trop où me placer. J'avais plus ou moins des facilités. J'étais en S, mais ça ne m'a carrément pas motivé. J'avais eu juste quelques facilités à un moment donné mais en fait ce n'était pas mon truc. Du coup après le BAC j'ai évité les écoles scientifiques ou « bien vues » de peur de m'ennuyer encore plus longtemps.

K : Comment ça t'est venu cette idée de vouloir travailler en collectif ?

M : Je crois que j'avais déjà envie de faire ça dès le collège. A l'époque j'étais toujours en dehors de l'école avec les copains. J'aimais bien qu'on se regroupe et qu'on fasse des trucs ensemble. Au lycée on le faisait encore plus, c'était indispensable pour ne pas s'ennuyer. Quelques potes sont restés avec nous à la FAC, donc on était déjà ensemble, on était deux ou trois et on a continué ainsi.

Tu as fait tes études à Angoulême ?

M : J'ai fait mon lycée au Lycée de l'Image et du Son d'Angoulême, en spécialité cinéma. Après le BAC je suis parti à la FAC de Poitiers pour faire arts du spectacle, cinéma, et je suis allé jusqu'au Master. Ce qui est rigolo c'est que je n'étais pas très à l'aise en licence, et j'ai vraiment eu la sensation de décrocher. Je travaillais à côté, je cherchais du taff pour manger, je cherchais du taff dans le cinéma pour me former et j'ai fait ça deux années de suite. J'ai tourné une dizaine de courts-métrages en région ? C'était un

rythme assez dense car en même temps je suivais les cours à côté. C'était un peu de l'hyperactivité mais ça m'a formé. Après la licence tous les copains sont partis à droite à gauche, en BTS ou en master...

A l'époque on avait créé une première association qui s'appelait Renaissance Films. L'idée était de faire des films entre nous, tout simplement. Mais cette association est un peu tombée à l'eau.

J'étais avec ma compagne à ce moment-là. On a fait la Fac ensemble. On s'est dit puisque cette asso ne sert plus à rien on va l'abandonner. Et c'est après l'abandon de cette association que j'ai créé Sisyph. Je l'ai créée à Angoulême, pendant mon master. Ça existe depuis 2011, il y a 7 ans.

Tout le truc de Sisyph c'est un peu ça, le mec qui pousse sa pierre aux enfers et qui répète constamment le même chemin. C'est qu'en fait on a terminé une association et on en a créé une autre. Le film c'est le même truc que tu refais inlassablement.

Moi j'étais assez proche des médias libres en terme de feeling, médias de gauche on va dire, et l'idée c'était aussi de participer à une critique de l'image. Une critique des médias un peu particulière, comment tu analyses les médias, comment tu analyses l'image, l'information etc.

Comment est-ce que tu montrais cette critique ?

M : On avait déjà la main, on a commencé à parler à des structures, à des gens qui étaient intéressés, avec du jeune public plutôt. Parce qu'en plus pour gagner ma vie j'étais animateur en centres sociaux. J'ai été formé à l'éducation populaire et c'est un truc que j'aimais bien aussi. Ça m'embêtait de courir plusieurs lièvres à la fois, alors je me disais si je ne fais pas de films je peux au moins faire un truc qui me plaît bien : de l'éducation populaire avec le cinéma. A l'origine on a monté Sisyph pour pouvoir faire ça : tester la pratique de l'éducation populaire dans le cinéma. Les premières actions qu'on a faites étaient vraiment centrées sur les médias : on allait dans des centres sociaux avec des jeunes et on leur montrait des JT pour les décortiquer avec eux. Les jeunes disaient « c'est génial, ça nous apprend des choses, c'est vachement intéressant ». Nous nous sommes rendus compte que même des enfants de huit ans ont un esprit critique déjà très aiguisé. Ils arrivent à « décoller le truc ». Ils savent qu'avec telle musique on produit tel effet, ils maîtrisent rapidement le vocabulaire ... Petit à petit on arrive à monter un esprit critique un peu rigolo.

Mais pourquoi Angoulême en fait ?

M : Parce que j'en suis originaire et parce que j'étais là. Et aussi parce qu'ici j'ai bénéficié de l'aide de deux personnes : Jean Claude Druilhet qui était directeur du pôle image Poitou-Charentes. Il m'a aidé au niveau fac mais aussi au niveau de l'asso. pour laquelle il a dit « c'est cool allons-y ! ». Ça a beaucoup contribué à mon envie de rester sur Angoulême. L'autre personne c'est Michael qui travaillait à Poitou-Charentes Cinéma aussi et qui était sur le réseau tournage etc. C'est une personne intermédiaire grâce à qui j'ai pu intégrer beaucoup de tournages parce qu'il me faisait confiance. Il me conseillait des personnes à contacter. Grâce à lui j'ai pu avancer plus vite. C'est rassurant d'avoir ce genre de personnes autour de toi. Finalement je n'ai aucune raison ni envie d'aller m'installer dans une autre ville pour retenter un truc sans savoir si ça va marcher. Je ne suis pourtant pas un grand « fan » d'Angoulême. Je trouve que cette ville est moche et qu'elle est un peu figée champignon. Beaucoup de choses se créent et beaucoup de choses meurent, c'est hyper déprimant. Mais j'aime bien cette ville pour son énergie artistique. Il y a des écoles et donc un réseau, des rencontres aussi. Beaucoup de 18-30 ans y font des études et créés des réseaux et restent y travailler jusqu'à 30-40 ans.

Est-ce que t'as toujours su ce que tu voulais faire dans la vie ?

M : Oui et non finalement. J'ai toujours voulu faire de la mise en scène, c'est ce qui m'intéresse, mais ce qu'il y a, mon gros drame enfin pendant cette période-là c'est que je suis dans deux feelings très opposés, c'est-à-dire le documentaire et la fiction, les films de genre. Vraiment je suis passionné par les deux depuis tout petit.

Tu penses que tout ça aurait été possible si tu avais été seul, sans une envie/propulsion collective ?

Non clairement non. En plus notre projet était d'aller vers les autres. On n'a pas fait une association juste pour nous. C'est un travers d'ailleurs de faire un projet où tu vas travailler seulement pour toi, ce n'est pas le principe de l'associatif. Sinon tu choisis de créer une entreprise. Mais si tu fais une asso c'est pour travailler avec les autres. Quand Cristobal est arrivé ça a contribué à donner cette ampleur. Il a fallu travailler avec quelqu'un qu'on ne connaissait pas du tout et il y avait un rapport de confiance à créer. Là

aussi c'est vraiment un principe associatif : tout ce que t'as réussi à créer tu dois être capable de le mettre à plat et de le donner aussi à l'autre, d'égal à égal. L'autre étape c'est l'arrivée des Madlords avec l'équipe de Quentin, Marie, Allan, Léa etc... Ils étaient un peu plus jeunes mais dans la même dynamique collective : travailler en groupe, aller voir des gens, mêler des trucs artistiques, très sociables aussi. Quand on est plus nombreux, ça permet à différents profils de travailler ensemble et de mutualiser les compétences....

K : Tu souhaites que Sisyphe réussisse à vivre en dehors de toi et avec les mêmes valeurs ? C'est vachement altruiste !

M : Je pense que c'est important d'avoir conscience qu'on vieillit et que du coup toutes tes belles idées du début risquent de pourrir avec toi. C'est trash mais c'est ça, plus tu les traînes avec toi plus ça pourrit. L'équipe initiale de Sisyphe s'oriente de plus en plus vers de la création. J'aimerais que toute la partie d'ouverture chez Sisyphe soit autonome et vive toute seule.

Tu joues avec le groupe Cortes et tu ne parles que de vidéo depuis tout à l'heure ?

M : C'est mon grand dilemme. La musique et la vidéo pourtant sont deux passions que j'ai depuis tout petit. Je fais de la guitare depuis l'âge de dix ans. Je jouais beaucoup quand j'étais plus jeune mais quand je suis parti en fac je n'avais plus trop la musique en tête. Je continuais un petit peu mais vraiment de manière aléatoire. C'est en faisant des vidéos lorsque j'ai créé Sisyphe que j'ai rencontré Quentin, le chanteur de Cortes. J'ai filé des coups de main en tant que bassiste et on a gardé un lien comme ça. C'est un truc qui me plaît bien, donc je le garde sous le coude et je pense l'incorporer à d'autres projets.

K : Est-ce que pour conclure tu peux dire que tu es heureux aujourd'hui sur Angoulême ?

M : Quand on est allé à Chartres avec ma compagne, finalement on est revenu ici. Et ça je trouve que c'est symboliquement assez fort. Une ville moche mais beaucoup de choses autour qui font que t'as toujours un truc à faire et c'est ce qui nous manquait à Chartres, c'est une très belle ville mais c'est très difficile de t'y faire des contacts.





Léa



**JE SUIS PARTIE ET JE SUIS
REVENUE. COMME ON DIT
« ON REVIENT TOUJOURS SUR
ANGOULÊME » C'EST CE QUE
J'AVAIS ENTENDU ET JE FAIS
PARTIE DE CES EXEMPLES.**

Je suis Léa, j'ai 24 ans. Je suis sur Angoulême, j'ai fait mes études ici. Je suis partie et je suis revenue, comme on dit « on revient toujours sur Angoulême » c'est ce que j'avais entendu et je fais partie de ces exemples.

Est-ce que tu peux m'expliquer ce que tu fais actuellement, quelles sont tes diverses activités ?

L : J'ai fait plein de petits projets toujours dans l'organisation, la gestion de contacts et dans l'audiovisuel. C'est varié. Depuis mi-juillet je travaille en tant qu'assistante de production pour la société Xilam Animation, qui fait des séries et des films d'animations. J'ai également été attachée de presse pour les médias « les Web art report » avec Sisyphe vidéo et d'autres partenaires, lors du FFA*...

En parallèle depuis 2014 je participe en tant que première assistante réalisatrice à la web série « Les Madlords » depuis 2014. C'est un projet bénévole, qui nous permet de grandir, en terme de compétences professionnelles et de compétences humaines. On s'est lancé dans un projet un peu de fou sans se rendre compte que c'était un projet de fou. On se dit que ça peut nous permettre, avec des courts métrages, de construire un projet qui sera financé et donc d'être rémunéré. On va suivre cette voie car on est passionné.

Qu'est ce qui t'a amené vers les métiers de l'audiovisuel ?

L : Je suis une passionnée du cinéma, mais surtout de « comment on fait le cinéma ». En fait quand je vois un film, je me mets trop dans la peau du personnage et ça me chamboule beaucoup, sur plusieurs jours ou semaines. Je me suis dit que si je pouvais transmettre cette émotion à d'autres ça me plairait.

Artistiquement parlant, je ne suis pas forcément douée ou je verrai plus tard car pour l'instant je ne suis pas prête à le faire. Du coup comme j'aime organiser et que je suis un peu compétente pour ça (j'organisais des spectacles quand j'étais petite chez mes parents), je me suis dit faire de l'audiovisuel ça me plairait. J'ai regardé beaucoup de making off, et j'ai fait un BTS audiovisuel. Avant, j'ai fait un bac qui n'existe plus, le bac STG.

J'avais fait 4 ans de lycée parce que j'avais redoublé ma seconde et je ne savais pas trop quoi faire de ma vie.

Pourquoi ça ?

L : Quand tu es ado tu as toute cette partie « est ce que j'ai confiance en moi ou non ? », pour moi quelqu'un qui a confiance en lui c'est quelqu'un qui va s'en sortir dans la vie. La période de l'adolescence c'est la période où il y a beaucoup de jugements, où on te rabaisse pas mal, je n'ai pas trop aimé ça... Physiquement on change, tu ne sais pas ce que tu vas faire de ta vie, tu te poses pas mal de questions... Ce n'est pas ma période préférée.

Je garde quand même des bons souvenirs, mon bac était cool, et comme j'avais besoin de quelque chose de très pratique, ce bac-là me le permettait. Ça m'a fait aller en BTS.

Tu as passé ton BAC à Angoulême ?

L : Non, je viens de Bordeaux. Entre Bordeaux et le Bassin d'Arcachon précisément. J'ai fait mes années lycées, collèges et primaires dans des communes aux alentours de Bordeaux. Je suis venue à Angoulême tout bêtement parce qu'il y avait un BTS, qu'il était réputé et qu'il était le plus proche de chez mes parents. C'était mon premier vœu et j'ai été acceptée, la question ne s'est pas posée je suis venue ici.

Ensuite tu as enchaîné avec des expériences professionnelles et bénévoles ?

L : Oui. J'ai fini mon BTS en 2014. Ce BTS est bien mais il ne nous donne pas toutes les clés pour démarrer. Alors j'ai fait du bénévolat. Le projet de Quentin et Marie, « les Madlords » est arrivé très rapidement, on l'a abordé en octobre 2014 et commencé le tournage en décembre 2014. J'ai eu des expériences professionnelles en tant que script sur des plateaux de tournage etc... A la suite de ça j'ai voulu faire une troisième année de licence professionnelle mais on m'a proposé un emploi, que j'ai négocié en CDI, comme assistante de production, et j'ai décidé de partir sur la voie professionnelle.



Mickaël



**IL Y A UN POTENTIEL ÉNORME
À ANGOULÊME. JE PENSE QU'IL
Y A DES CHOSES QUI SONT
BIEN FAITES ET D'AUTRES QUI
RESTENT À FAIRE.**

Je m'appelle Mickaël, j'ai 25 ans. J'ai eu un parcours scolaire assez chaotique. J'ai « décroché » de ma scolarité après avoir redoublé deux fois et avoir demandé trois fois une section littéraire que je n'ai jamais obtenue. A défaut j'ai été en bac pro (maintenances des équipements industriels) ce qui a causé une différence assez dramatique. Surtout que je ne l'avais pas demandé, donc j'ai décroché scolairement. Trois années sabbatiques s'en sont suivies. Sur ces années il y a eu un temps de construction personnelle de mon identité pendant lequel je me suis découvert certaines passions : le voyage, l'art, la philosophie, la littérature... Puis des engagements.

J'ai commencé avec la Mission Locale, sur un projet que j'avais construit en partenariat avec le musée d'Angoulême, la ville d'Angoulême et le CIJ. « L'œil de L'homme in Africa » ça s'appelait. Le but était de promouvoir la culture africaine mais l'objectif subsidiaire du projet c'était de déposséder les musées, autrement dit de permettre à des jeunes de réinvestir les musées. Après cette première expérience il y a eu plusieurs projets personnels. Notamment un festival que j'avais organisé pendant un an. Le « festival du développement durable » sur le Champ de Manœuvres de Soyaux. Ce festival n'a finalement pas pu avoir lieu parce que la veille il y a eu des soucis de violence au Champ de Manœuvres, et le préfet a décidé d'interdire les manifestations culturelles. Néanmoins pendant neuf mois on avait construit ce projet et on a fait peut-être émerger de nouvelles idées dans Soyaux.

Ensuite, j'ai eu une foule d'engagements associatifs. Suite à mon service civique à UnisCité, j'ai intégré le conseil de développement du Grand Angoulême, d'abord la commission santé et urbanisme puis la commission jeunesse. J'ai aussi intégré la Conférence Territoriale de la jeunesse en Nouvelle Aquitaine avec le Conseil Régional, le Rectorat et la Préfecture. Je suis également devenu bénévole auprès de l'association des P'tits Débrouillards, maintenant je suis administrateur national et demi-régional et animateur vacataire. J'ai participé au projet d'instauration d'une monnaie locale en Charente avec l'association Poivre MLC. Cette monnaie s'appelle La Bulle et elle est en circulation depuis mars 2019. J'ai été co-président et en charge de la gestion et de la fabrication de

la monnaie. On en arrive presque au présent, où je viens d'accepter un poste au CIJ sur l'accompagnement de projet jeunes et la médiation numérique. Voilà pour ce qui est de raconter ma vie...

Tes engagements partent du service civique ? Est-ce que c'est ce qui t'a permis de mettre un pied dans le milieu associatif ? L'école a-t-elle un lien avec cet intérêt ?

M : Il y a eu deux choses : la motivation et la volonté, donc l'envie de faire et la possibilité, les moyens. Je ne l'ai pas dit dans ma présentation mais j'ai fait une année de philosophie en auditeur libre à la fac de philo de Poitiers. Je naviguais entre la licence et le master au gré de mes envies. Cette phase de philo, en plus de mes trois années sabbatiques où j'ai réfléchi sur moi a fait naître la motivation et la volonté.

C'est en se posant des questions sur nous-mêmes que l'on crée des valeurs, que l'on se détermine, on oriente sa vie etc... Donc là je dirais que la volonté et la motivation se sont construites pendant cette phase de philosophie et d'introspection.

Du fait de ma mission d'animation et initiatives citoyennes dans le domaine du développement durable, j'ai rencontré une foule de personnes, d'acteurs associatifs, mais pas que, aussi des acteurs institutionnels ou des élus. J'ai eu des rendez-vous notamment avec le rectorat, des conseillers régionaux, avec l'éducation nationale aussi. J'ai rebondi de rencontres en acteurs et je me suis construit un réseau. Ce réseau a été déterminant car il représente les moyens qui manquaient à ma volonté pour mener des actions comme je le fais aujourd'hui. Donc non, le lien avec mon engagement ne vient pas directement de l'école.

Et qui t'a donné envie de faire un service civique ?

M : J'avais déjà la vague idée d'un engagement citoyen, mais il manquait peut-être de la technicité que j'ai apprise en service civique. Parce qu'un service civique c'est 500 euros d'indemnités et les 500 autres euros qui pourraient constituer un smic ne sont pas donnés en argent mais selon moi : en réseau, en compétences, en attention. En fait, avec du recul, c'est bien le service civique qui m'a lancé.

Tu n'as pas envie de faire des projets de plus grande envergure, ailleurs qu'à Angoulême ? Qu'est-ce qui fait que tu restes ?

M : Je préfère revenir sur Angoulême qu'y rester (sourire). Je suis quelqu'un qui a la phobie de l'immobilisme et j'adore voyager, dès que je peux, dès que j'ai un temps libre, je ne l'ai pas détaillé dans ma présentation mais dès que j'en ai l'occasion je prends mon sac à dos...Angoulême est un beau coin mais pour apprécier les choses il faut savoir prendre du recul et revenir après.

Du point de vue de tes projets, tu as assez de choses à développer ici, tu ne penses pas que sur Paris par exemple il y aurait une plus grande échelle ?

M : Je pense que l'attachement citoyen c'est un peu comme l'amour. Selon moi l'amour c'est quelque chose qui n'apparaît pas au premier coup d'œil mais c'est tel un champ, en plantant des graines, qu'il se renforce au fur et à mesure que le temps passe. J'aurais posé la question autrement c'est-à-dire : est-ce qu'Angoulême a besoin qu'on développe des choses ? Auquel cas s'il y avait des besoins à Angoulême et qui correspondaient à mes volontés et mes passions, eh bien oui je me serais rendu disponible pour permettre à Angoulême, ma ville natale, de se voir évoluer dans le bon sens du terme. Je pense qu'il y a un potentiel énorme dans cette ville, je pense qu'il y a des choses qui sont bien faites et d'autres qui restent à faire.

On pourrait dire que tu es engagé, avec Angoulême ? C'est une relation qui se crée avec une ville, c'est en y vivant qu'on apprend à...

M : ...à la connaître, à connaître son réseau, à connaître ses acteurs, se familiariser avec les personnes qui sont en effervescence dans la ville. Etre de passage un an par ville, selon moi, ce n'est pas de l'engagement citoyen. Peut-être au niveau national mais en tout cas au niveau local non, pour moi il faut pouvoir rester un petit peu plus dans la ville sans oublier de voyager et d'y revenir.

Qu'est-ce que tu vois pour la suite ?

M : J'aimerais écrire, j'ai déjà écrit un bouquin que je n'ai pas encore publié. J'aime faire des essais philosophiques, des romans philosophiques, des contes, de la poésie. J'aimerais avoir un projet d'écriture. Sur le futur, comme je viens de prendre un engagement au CIJ j'aimerais commencer par voir de quelle manière remplir à bien cet engagement. Le futur, dans les dix ans qui viennent, j'aimerais travailler tant que je suis jeune avec et pour la jeunesse. J'aimerais pouvoir créer une politique qui permettrait aux jeunes d'investir plus les prises de décisions politiques à tous les niveaux. Ce n'est pas un projet mais une orientation déjà bien entamée et si je pouvais continuer sur cette ligne là avec le CIJ et le conseil régional je le ferai volontiers, et je le fais volontiers d'ailleurs.

A long terme, peut-être revenir à des études philosophiques - non pas études au sens académique mais plutôt au sens autodidacte - rédiger quelques bouquins pour montrer l'émergence de la pensée philosophique dans les sociétés humaines en croisant la pensée asiatique qui a commencé à vraiment s'amplifier 700 ans av JC, avec le taoïsme, le bouddhisme, avec les hindous etc... et la pensée occidentale qui naît avec les voyages en Egypte, Thalès, Pythagore, les présocratiques, Socrate et compagnie.

- Est-ce que tu considères que la réappropriation de l'espace public et de la politique par la jeunesse par les jeunes fonctionne ?

M : Je préfère voir le travail qui a été fait que celui qu'il reste à faire. On entendra rarement de ma bouche des propos négatifs. J'ai conscience qu'aujourd'hui la jeunesse a une certaine difficulté pour pouvoir s'engager dans les décisions politiques. Néanmoins c'est une force parce qu'il y a d'autant plus de choses à construire. Avoir des choses à construire c'est pouvoir proposer des idées innovantes qui peut-être surprendront les instances. Selon moi c'est une époque chamière. On le voit bien avec le grand débat, avec les gilets jaunes. J'ai l'impression que les changements, outre la volonté du président Macron, sont palpables aujourd'hui. Si je parle de politique jeunesse, il faudrait la coupler avec de la démo-

cratie participative parce que je repère de plus en plus de projets de démocratie participative, que ça soit dans ma ville, ma région ou mon pays. A mon avis la jeunesse a totalement son mot à dire, et je serai là pour accompagner cette jeunesse, essayer de construire peut-être des agoras, peut-être des assemblées, des chambres civiles, enfin essayer de voir comment impliquer cette jeunesse.

As-tu un endroit préféré à Angoulême ?

M : ça dépend de mes humeurs, j'adore marcher quand j'ai besoin de nature sur l'île Marquet, la petite île à côté de mon appartement ; et du fait que cette île soit fermée ça m'intéresse d'autant plus d'y aller que quand elle est ouverte. Je crois que c'est un de mes lieux préférés mais j'aime aussi faire le tour des remparts, c'est magnifique Angoulême. Mon lieu associatif préféré c'est la MPP. Ça fait plusieurs années que je travaille là-bas en tant que bénévole et j'adore ce lieu par les personnes qui y sont et par la manière dont c'est géré.

C'est intéressant, tu es la seule personne à me parler d'un lieu associatif, comme si c'était ancré dans ton capital génétique.

Est-ce que tout ça vient d'une frustration d'avoir été rejeté par l'école ?

M : A fond. Je vais répondre un peu plus largement à la question. J'ai eu des soucis avec l'éducation nationale au sens où je n'ai pas réussi à faire les parcours que j'aurais aimé faire. Quand je suis parti j'ai émis des critiques très virulentes. Après avoir émis ces critiques j'ai monté des projets, pour l'éducation nationale et vraiment, dans quasiment tous mes projets, l'éducation se retrouve au centre de mes orientations. J'essaie de faire évoluer les pratiques que ça soit avec Les Petits deb, que ça soit avec le conseil régional ou de mon propre chef avec mes projets perso, l'éducation est toujours le sujet central. Tu as dit le mot « frustration », ce n'est peut-être pas si éloigné de la réalité que ça. Le mot frustration c'est peut-être ce que j'ai ressenti.

J'étais considéré comme décrocheur scolaire, bon, on peut dire que ça a broyé quelques années ma passion, mais que ça l'a transmutée vers d'autres champs. J'ai un bon capital de résilience au final mais je ne

pense pas que tous les jeunes qui décrochent de l'école ont autant de résilience que moi et que beaucoup peuvent se sentir complètement démoralisés.



Sarah



J'AI PLUTÔT PRIS LE PARTI DE LA PASSION QUE DE LA RAISON PARCE QUE JE PRÉFÈRE FAIRE CE QUE J'AIME QUE D'ÊTRE MALHEUREUSE TOUTE MA VIE EN FAISANT QUELQUE CHOSE QUE JE N'AIME PAS.

Bonjour. Je m'appelle Sarah, j'ai 27 ans et je suis Greco-libanaise.

Comment es-tu arrivée à Angoulême ?

S : J'ai terminé ma licence, en illustration et bande-dessinée aux beaux-arts au Liban. J'avais besoin de découvrir autre chose, de partir du Liban. J'ai découvert Angoulême parce que ma professeure emmenait chaque année ses étudiants au Festival International de la Bande Dessinée. En faisant mes recherches j'ai trouvé l'École Européenne Supérieure de l'Image, j'ai postulé et j'ai pu être prise. Je faisais partie du collectif des 100 têtes pendant 2 ans.

Niveau financier c'était correct par rapport à mon budget. L'école européenne supérieure de l'image d'Angoulême (EESI) était la seule école d'art publique en France qui permettait de faire un master en bande dessinée.

Quand j'ai compris que j'allais vivre à Angoulême j'étais excitée de découvrir un nouveau monde, de faire de nouveaux projets. Enfin commencer une nouvelle vie. C'était s'adapter à une nouvelle culture, par exemple : je ne savais pas trop comment approcher les gens.

Ce que j'appréciais c'était surtout mon indépendance. J'avais 23 ans.

Depuis que mes études sont finies, j'ai compris que c'était vraiment ça qui m'intéressait, poursuivre mon centre d'intérêt et continuer ma vie indépendante. C'est pour ça que je suis restée à Angoulême.

Et puis c'est très bien de commencer ses études ici parce que c'est la ville de la bande dessinée. Il y a le festival qui permet de se faire de très bons contacts. Donc c'est un bon début pour commencer dans l'image. Et être entouré d'artistes permet de se constituer un réseau.

Pourquoi tu as choisi d'étudier l'art ?

S : Je me suis intéressée très jeune au dessin, ma mère était graphiste et illustratrice avant et je dessinais souvent à ses côtés. Je savais que je voulais faire quelque chose dans le domaine de l'art. Avant d'aller aux beaux-arts, mes parents voulaient que je fasse ce que je voulais à condition que cela me rapporte de l'argent, pour être stable financièrement. Je n'ai pas pu aller aux Beaux-Arts directement, j'ai fait un semestre d'architecture d'intérieur à l'université américaine au Liban, c'était horrible, j'ai pu tenir un seul semestre.

Je ne voulais plus aller à la fac. Mon père a cédé et m'a dit : « Choisis ce que tu veux faire sinon tu ne pourras plus changer ». C'était surtout financier, parce qu'au Liban c'est privé, par exemple c'est plus de 5 000 euros.

Alors, j'ai décidé d'entrer aux beaux-arts. Pendant les deux premières années on touche à tout. Après j'ai choisi de me spécialiser en BD. J'ai plutôt pris le parti de la passion que de la raison.

Parce que je préfère faire ce que j'aime que d'être malheureuse toute ma vie en faisant quelque chose que je n'aime pas.

Quel est le lieu que tu préfères à Angoulême ?

S : Sur les remparts du côté de l'église Obézine parce qu'on y voit beaucoup les toits d'Angoulême. Ce que j'aime dans ce paysage c'est la répétition, l'architecture. C'est une vue qui inspire la sérénité.



Le collectif 100% jeune est animé par le Centre Information Jeunesse d'Angoulême dans le cadre de son service APIE Jeunes (Accompagnement Projet Initiative et Engagement des Jeunes).

Le service APIE Jeunes bénéficie du soutien de



RÉGION
Nouvelle-Aquitaine

CHARENTE
LE DÉPARTEMENT



Contact

CIJ

Place du Champ de Mars

16000 Angoulême

Tél. 05 45 37 07 30

Site. www.info-jeunesse16.com

Collectif 100% jeune



Avec le soutien



